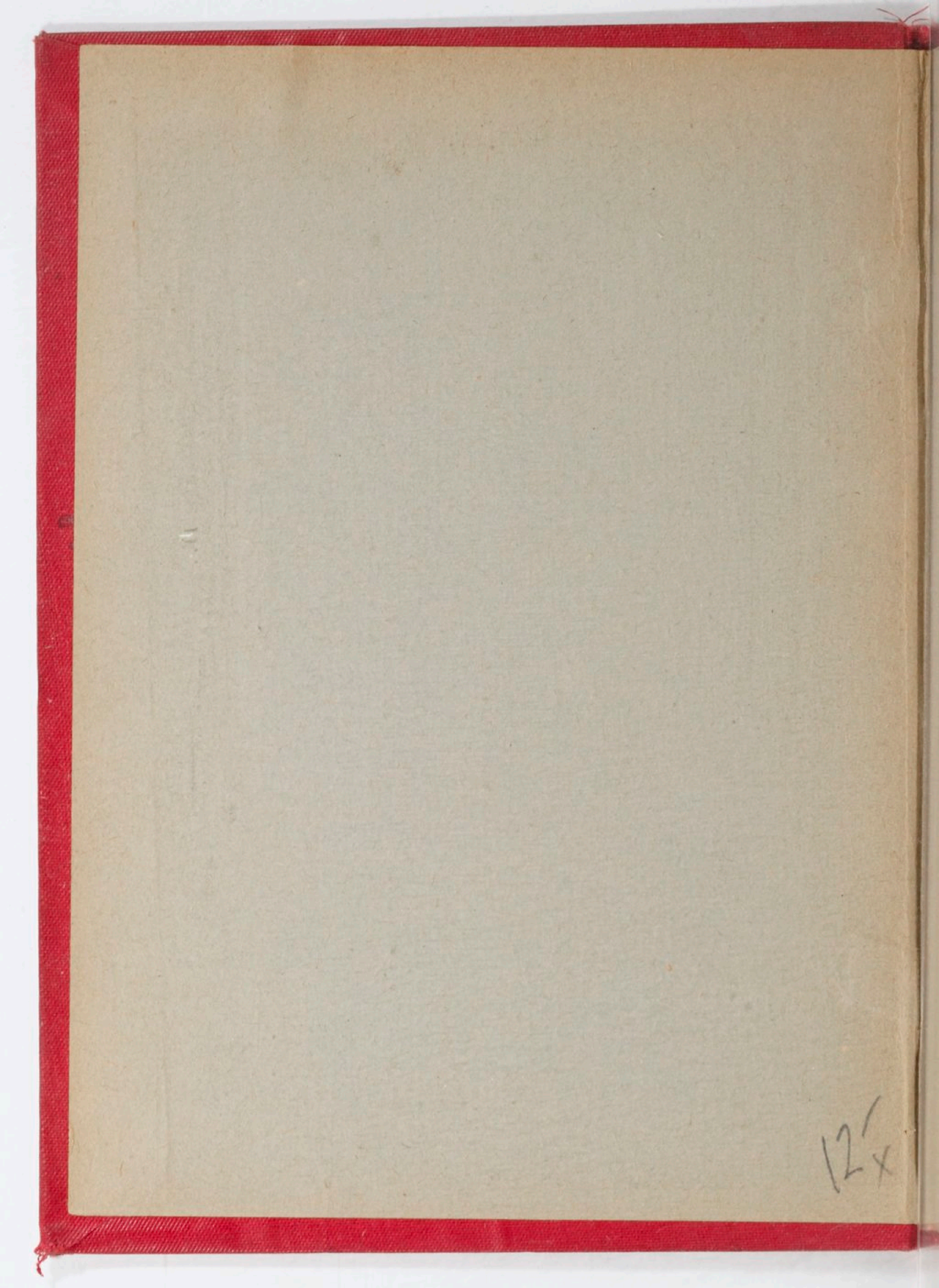
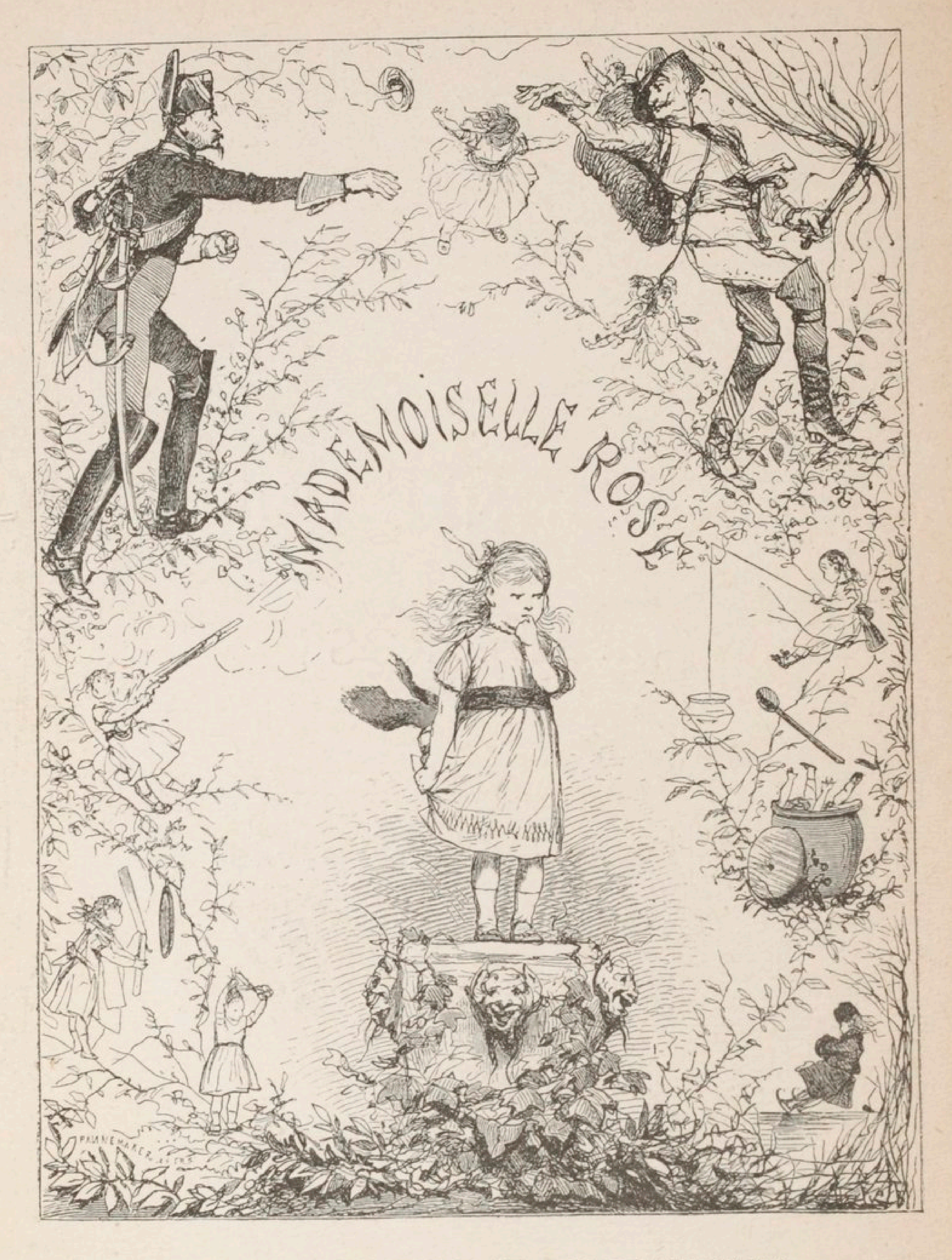
Les Bonnes idées de Mlle Rose, par J. Lermont. Les Enfants au ballon élastique




Les BONNES IDÉES
de Mlle ROSE
par
J. LERMONT
PETITE BIBLIOTHÈQUE
BLANCHE
COLLECTION HETZEL

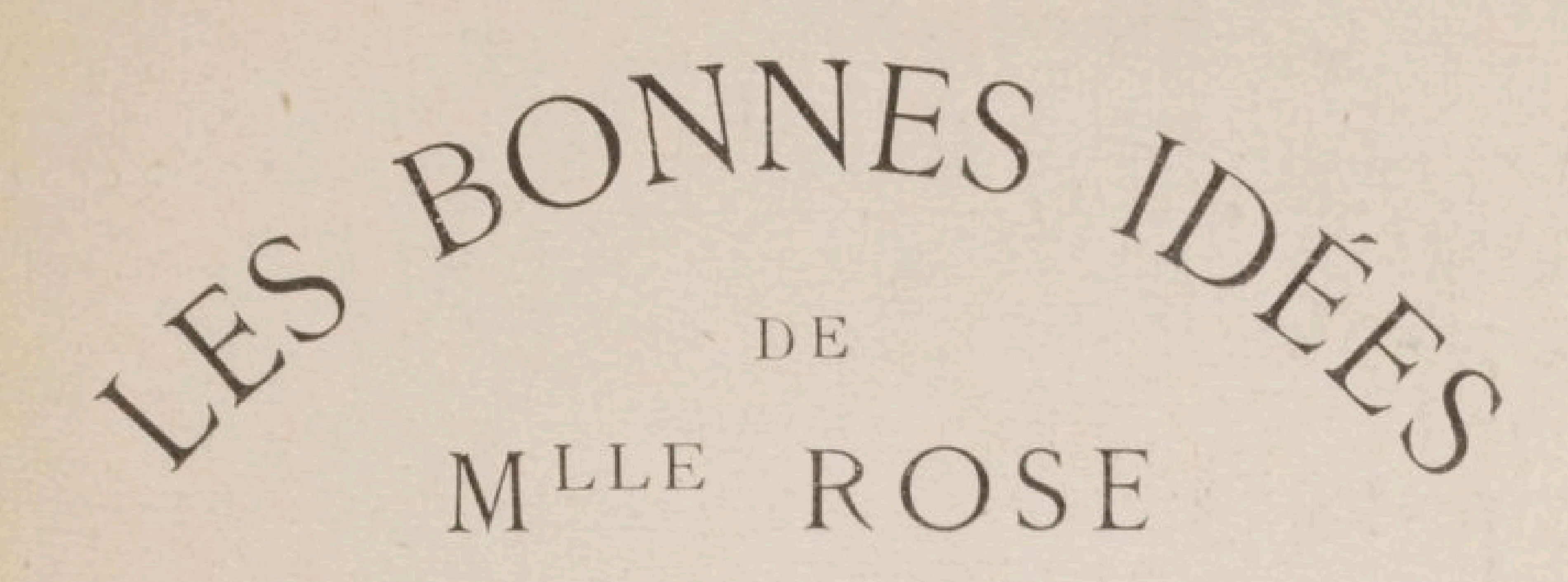


LES BONNES IDÉES
DE MLLE ROSE



COLLECTION HETZEL

Illustrations par ÉDOUARD DETAILLE



LES BONNES IDÉES DE MLLE ROSE

LES ENFANTS AU BALLON ÉLASTIQUE

PAR **J. LERMONT**



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

J. HETZEL, 18, RUE JACOB, PARIS (VIe)

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

PRÉFACE

Les mamans des petites filles qui liront *Les Bonnes Idées de Mademoiselle Rose* ont peut-être, étant elles-mêmes petites filles, connu une certaine mademoiselle Rose qui fleurissait dans un délicieux album de P.-J. Stahl, le maître en psychologie fine, celui qui transforma en France la littérature enfantine et à qui les bébés doivent, depuis trente ans, tout ce qui a été fait pour eux.

La mademoiselle Rose que nous offrons au public est la même, en effet, qui, dans l'intervalle, est devenue anglaise, son histoire et les illustrations de Detaille, qui sont de véritables bijoux, ayant à leur tour charmé les petits Anglais. Dans ce récit, bien plus important que l'album d'autrefois, quelques épisodes lui sont restés de son passage en Angleterre, mais si l'auteur du *Grand Anniversaire de Naissance* peut en revendiquer quelques pages, pour sa petite *Abeille active,* toutes les bonnes idées de Mlle Rose, et, par le

fait, le livre entier est vraiment l'œuvre de notre très regretté Maître et vénéré Ami, et nous n'avons fait, pour notre part, dans cette collaboration émue, que développer le caractère de son héroïne en restituant au public français, sous une forme moins concise, la mignonne petite Mlle Rose, dont P.-J. Stahl avait si spirituellement noté les bonnes idées.

Jacques LERMONT.

LES BONNES IDÉES
DE
MLLE ROSE

CHAPITRE PREMIER

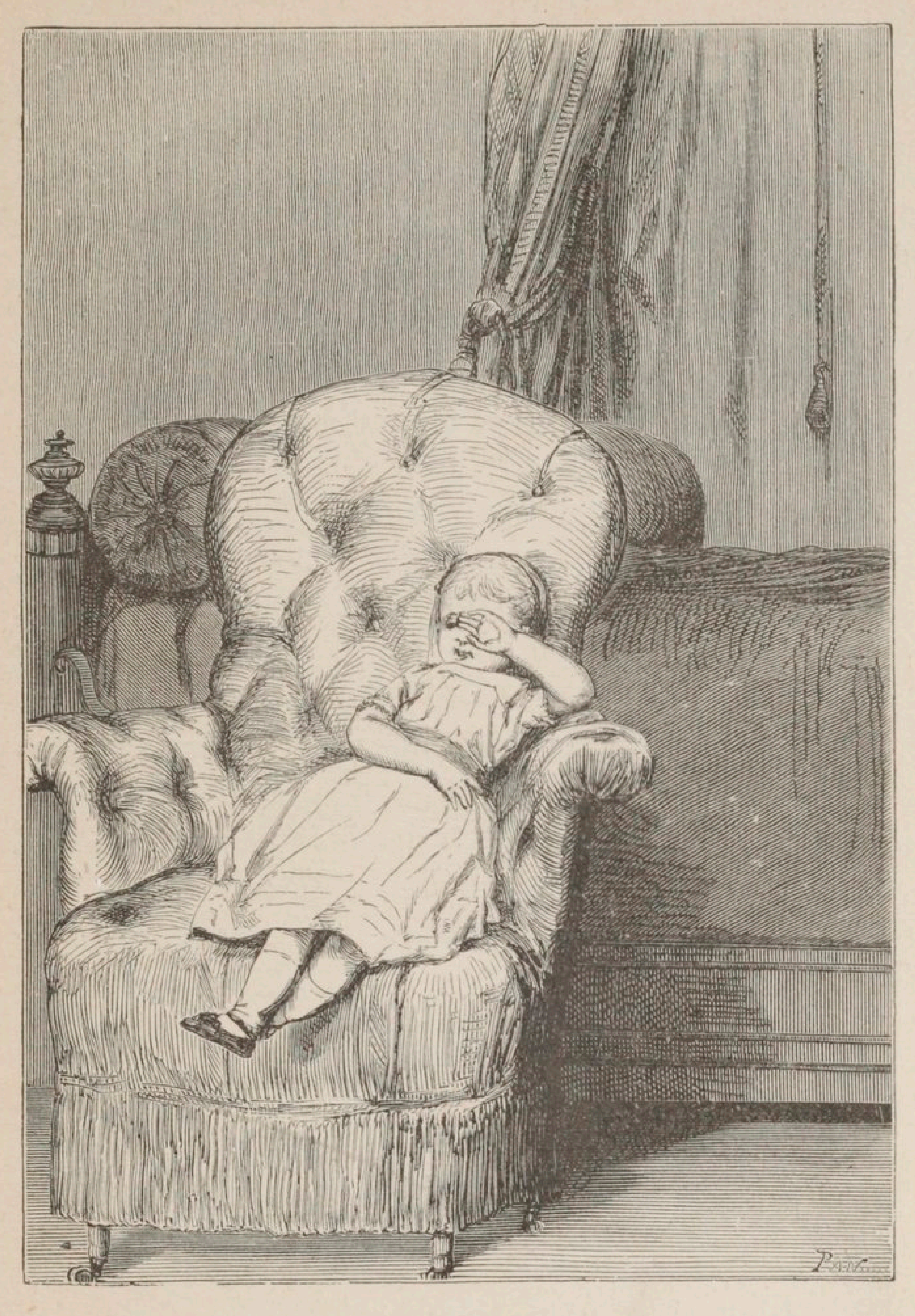
LES BONBONS D'ARGENT

La marraine de Rose Desprez avait été bien inspirée en lui donnant ce joli nom, car jamais bébé blond et rose n'évoqua mieux l'idée d'une églantine, délicatement teintée, mais Rose répondait encore à un autre nom, que sa maman, qui la connaissait bien, lui avait donné, et ce nom était *Petit Frelon*. Jamais frelon, dans les prés fleuris, ne fut plus affairé, plus bruyant, plus remuant, que notre petite Rose, toujours en mouvement, toujours dansant, sautant, agissant, sans réflexion, hélas! comme les bourdons et les frelons. Ce n'était pourtant point faute d'avoir des pensées, sur toutes choses, mais les pensées semblaient, dans la petite cervelle de

Mlle Rose, faire comme elle-même, danser, jouer, s'agiter, vives et impatientes d'être mises en action, et Mlle Rose, qui n'y voyait pas beaucoup plus loin que le bout de son petit nez retroussé, se hâtait tellement de mettre à exécution les bonnes idées qui lui passaient par la tête qu'elle en avait souvent sur les doigts, détruisant en un instant le long travail des autres.

« Petit frelon, petit frelon, lui disait sa maman, quand donc apprendras-tu à réfléchir? Je ne serai pas toujours auprès de toi pour réparer tes sottises et penser à ta place. Au lieu d'être un petit frelon babillard qui tournoie autour de mille fleurs pour le seul plaisir de faire du bruit et du mouvement, imite l'abeille laborieuse qui, de ces mêmes fleurs, obtient, par son travail, ce bon miel que tu aimes tant. Les frelons, ayant fait beaucoup de bruit et peu de besogne, s'introduisent dans les ruches où, comme ma Rose, ils causent de grands dégâts. Corrige-toi, mon pauvre petit frelon, à la fois étourdi et présomptueux... »

Ainsi parlait maman, mais Rose était convaincue qu'elle était déjà maintenant une sage petite abeille. Que désirait-elle toujours? Rendre service, être utile, être bonne. Malheureusement les résultats ne répondaient que rarement à ses bonnes intentions, et cela parce que... mais vous verrez bientôt pourquoi sans qu'il soit besoin de vous le dire.



NOMBREUSES ÉTAIENT LES MÉDITATIONS DE ROSE
A CE SUJET. (PAGE 11.)

Rose a tout ce qu'il faut pour être heureuse, dans la grande belle maison qu'elle habite à la campagne, en un joli pays de collines boisées et de champs qui sont, au printemps, de vrais bouquets de fleurs. Comment Rose ne serait-elle pas heureuse avec un si bon papa et une si douce petite mère? Et quoiqu'elle n'ait ni frères, ni sœurs, comment s'ennuierait-elle avec une chambre pleine de joujoux à son usage, et, dans le grand jardin, un petit jardin uniquement à elle, pour y faire tout ce qu'elle veut? Elle a une bêche et un râteau, un arrosoir et une brouette et elle se donne une peine infinie pour mener à bien son jardin. Dix fois plus de peine que Jean, le jardinier, dit-elle étonnée de voir si rarement le résultat répondre à ses efforts. Elle arrose constamment, tant pour le plaisir de manier son arrosoir que pour satisfaire la soif de ses fleurs. Elle bêche, et transplante sans cesse ses boutures comme pour les dédommager de ne pouvoir à elles seules changer de place. — C'est si ennuyeux de ne jamais bouger, pense-t-elle. Et, quand elle a semé quelques graines, elle est si pressée de les voir pousser qu'elle gratte la terre avec ses petits doigts pour voir où elles en sont de leur travail souterrain.

Bien ou mal, il faut toujours que Mlle Rose fasse quelque chose.

Les poupées en voient de dures avec elle. Elle n'a pas moins de quatre filles : Angélina, Virginie, Lily et Suzanne, et un garçon, Zouzou, un beau

zouave en caoutchouc aux brillantes couleurs, mais c'est Lily sa préférée.

« Drôle de goût, » pensait sa bonne Gertrude.

Lily, pauvre victime de l'affection de Rose, était dans un état à faire pitié : ses deux yeux n'existaient plus et il ne lui restait qu'une jambe. Quant à ses cheveux, Rose les avait tant et tant tirés en la coiffant que la malheureuse Lily eût poussé de beaux cris si elle avait eu l'usage de la parole et que, les cheveux tombés de mesdemoiselles les poupées ne repoussant pas, Rose voyait disparaître à vue d'œil le reste de cette chevelure, jadis luxuriante. Nombreuses étaient les méditations de Rose à ce sujet. Elle eut l'idée d'y appliquer d'abord de la pommade, et puis des lotions d'eau froide, mais les cheveux de Lily diminuant toujours, Rose songea à une petite cousine à elle, qu'on avait rasée après une grande maladie. Le remède était, dit-on, souverain.

Aussitôt pensé, aussitôt exécuté. Faute de rasoir, Rose employa des ciseaux à broder pour taillader à tort et à travers la chevelure de Lily. Des bouts de mèches se dressèrent alors de tous côtés et c'était si laid que la petite maman se hâta de confectionner à sa Lily bien-aimée, pour cacher sa tête chauve, un petit bonnet orné de nœuds couleur vert choux, que Lily fut condamnée à porter nuit et jour en attendant qu'elle eût retrouvé ses boucles blondes d'antan.

Telle quelle, et justement parce qu'elle était laide et souffrante, Lily était la préférée de sa petite maman qui ne savait qu'imaginer pour la consoler de ses infortunes.

Ceci vous donne un exemple de ce que pouvait faire Mlle Rose, avec les meilleures intentions du monde, faute de consulter des personnes d'âge et d'expérience ; mais Mlle Rose ne doutait de rien et elle se croyait bien suffisamment âgée et instruite pour se tirer d'affaire sans le conseil de personne. D'ailleurs, comme elle était très surveillée par sa maman, rien de bien grave ne lui était arrivé jusqu'à un certain moment où, Mme Desprez se trouvant malade et chacun très absorbé par cette maladie, Rose fut livrée à elle-même un peu plus qu'il ne l'eût fallu pour elle et pour son entourage.

Que c'est triste de voir malades ceux que l'on aime! Mme Desprez aurait dû se soigner plus tôt. C'était l'avis du vieux docteur. Mlle Rose l'entendit de ses propres oreilles le dire à son papa : Quelques précautions préviennent bien des maladies. Mme Desprez avait eu des maux de tête, de la fièvre, avant de se décider à prendre le lit. Que ne s'était-elle soignée à temps?

C'était un grand tort.

Les mamans, les maîtresses de maison doivent faire grande attention à leur santé et prendre soin d'elles-mêmes, pour les autres encore plus que pour



ROSE EN PREND QUATRE. (PAGE 14.)

elles : on a tant besoin d'elles! Cela donna à réfléchir à notre Rose.

« C'est très ennuyeux de prendre les remèdes de M. le Docteur; j'en sais quelque chose les jours d'huile de ricin, mais c'est encore plus ennuyeux de rester dans son lit et de prendre des tas de médecines amères et « nézabondes », comme dit maman. Que deviendrais-je si j'étais malade comme ma pauvre chère petite maman! Mon jardin serait plein de mauvaises herbes... Et qui donc prendrait soin de Suzanne, d'Angélina, de Virginie et de Lily? Et de Zouzou surtout : les garçons font toujours tant de bêtises quand on les laisse seuls... »

Non, Rose ne pouvait se permettre d'être malade! Et, justement, la veille, elle avait eu mal à la tête et Gertrude avait constaté que ses mains étaient brûlantes. Tout comme sa mère.

Il est vrai que le mal de tête provenait d'une bosse que Rose s'était faite en tombant et que, si elle avait les mains brûlantes, c'était d'avoir trop couru au soleil, mais Rose n'y regardait pas de si près. Elle était dans les conditions voulues pour se soigner à temps; elle n'y manquerait point. Justement la boîte aux pilules était sur le buffet. Rose en prend quatre et les croque consciencieusement. Si cela eût été meilleur, elle en aurait pris davantage, mais c'est très amer, les pilules, quoique cela ressemble à de jolis petits bonbons en argent.

Sûre de se bien porter maintenant, grâce à ses quatre pilules, Rose remit la boîte à sa place en se félicitant de sa sagesse, mais elle n'eut garde de rien dire de ce qu'elle avait fait à Gertrude, car Gertrude avait la manie de l'appeler Mademoiselle Touche-à-Tout, et de ne pas être en admiration le moins du monde devant les bonnes idées de Mlle Rose. Les grandes personnes ont de ces manies avec les enfants.

Gertrude n'avait besoin de rien savoir. Elle constaterait seulement les résultats et, cette fois, elle ne marchanderait pas les éloges à Rose, car, éviter une maladie, ce n'est pas peu de chose et Gertrude se verrait épargner par ce fait bien des soucis.

Malheureusement, l'idée de Rose était infiniment moins bonne qu'elle ne le croyait et Gertrude apprit bientôt toute l'histoire sans même qu'il y eût besoin de la lui raconter en détail. Les pilules, et, du reste, tous les médicaments des docteurs, ne sont point faits pour les personnes bien portantes, et, rien qu'à voir l'attitude de Rose dans le grand fauteuil où elle s'était réfugiée aux premières atteintes du mal qui l'étreignit bientôt, Gertrude s'écria :

« Qu'avez-vous mangé, Mademoiselle Rose; des groseilles vertes pour le moins? »

Rose, tout à fait souffrante, désigna du doigt la boîte ronde sur le buffet et murmura, dolente :

« Ce ne peut pas être *ça,* Gertrude, les pilules,

c'est pour guérir les gens ; ce n'est pas pour les rendre malades !... »

Hélas! c'était *ça,* pourtant! Gertrude, les bras en l'air, s'exclamait, puis se précipitait, préparait du thé bien chaud, et soignait de son mieux la pauvre Rose, qui était de plus en plus souffrante.

Jetons un voile sur ces tristes événements.

Rose fut malade plusieurs jours pour avoir voulu éviter de l'être et pendant ce temps ses enfants furent forcément négligés ainsi que son jardin, mais Lily, sur l'oreiller à côté d'elle, lui tint fidèle compagnie et Rose la dorlotait plus que jamais pour lui faire oublier la maladie forcée qu'elle avait donnée à sa préférée afin d'avoir un prétexte à ses propres yeux pour lui faire prendre le lit.

Ce n'est pas gai d'être malade par sa faute. Rose en fit la triste expérience ces jours-là. Sans compter que le vieux docteur ne lui épargna point les railleries. Il disait que si, habituellement, les petites filles ne se font pas prier pour croquer des bonbons, mais, pleureuses et rebelles en face de médecines nécessaires, font, quand elles sont malades, le désespoir de leur maman, il n'en était pas de même de Mlle Rose, et que, puisqu'elle avait un si drôle de goût (tous les goûts sont dans la nature), il lui enverrait au jour de l'an, en guise de boîtes de fondants et de sacs de chocolat à la crème, des pilules de toutes grosseurs et des fioles d'huile de ricin, d'huile de foie

de morue, et autres vilaines choses de la connaissance de Rose et dont le seul nom la faisait fuir à l'autre bout de la chambre. Mais, pour ne pas inquiéter outre mesure Mme Desprez, on ne lui raconta pas les méfaits de sa fille, et Rose évita les « sermons » ou plutôt la conversation sérieuse en tête à tête avec une bonne maman qui lui eût fait comprendre toute la portée de son action. Il ne resta à Rose que la conviction absolue que les boîtes à pilules n'ont rien de commun avec les boîtes à bonbons. C'était quelque chose, mais ce n'était pas assez. Les petites filles ne doivent, sous aucun prétexte, toucher à tout ce qui vient de chez les pharmaciens : poudre, fioles ou pilules sont choses avec lesquelles on ne doit pas plus jouer qu'avec le feu, sous peine de causer de graves accidents et des malheurs trop souvent irréparables.

CHAPITRE II

CHEZ TANTE MARIE

Depuis sa mésaventure avec la boîte aux « bonbons d'argent » lesquels n'étaient rien moins que des bonbons, comme nous avons vu, Rose restait pâlotte et sa maman, toujours au lit, s'inquiétait de la fillette; ses jeux habituels ne l'intéressaient plus, les dominos et les briquettes en bois qui lui servaient autrefois à édifier de si belles constructions n'avaient plus de charme pour elle; ses poupées même étaient un peu négligées, et, toutes, comme leur petite maman, avaient tour à tour toutes les maladies imaginables : rougeole, coqueluche, scarlatine ou simple migraine, pour lesquelles Rose, devenue médecin, ordonnait invariablement la diète, la diète, rien que la diète; les pilules des pharmaciens sont trop dangereuses, on ne sait jamais quand il faut être assez malade pour en prendre, et, quand on n'est pas malade juste à point et qu'on en prend, elles vous font mal, ces vilaines pilules.

L'oncle Paul, installé au bord de la mer avec sa femme pour toute la saison, écrivit à Mme Desprez :

« Envoie-nous donc ta Rose pour une quinzaine, cela la remettra tout à fait. »

Une quinzaine! une éternité, pour une maman qui n'avait jamais quitté sa fille d'un instant, mais la santé de Rose avant tout. Mme Desprez se résigna, non sans faire à la petite voyageuse mille recommandations : obéir à Gertrude, obéir à l'oncle, obéir à la tante. Ne jamais aller seule sur la grève, ne jamais s'éloigner des grandes personnes. Rose promit tout, avec la ferme intention, espérons-le, de tenir parole, mais elle était surtout occupée de ses préparatifs de départ : un premier voyage, songez donc! Quand sa maman lui annonça cette heureuse nouvelle, elle dansa de joie et courut à travers les chambres, le jardin et la basse-cour pour en faire part à tout le monde, très étonnée que, depuis le vieux Jean jusqu'à la mère Mathieu, une vieille mendiante à qui Rose portait régulièrement son aumône, chacun lui dise :

« Amusez-vous bien, mademoiselle Rose, mais qu'est-ce que nous allons faire sans vous? La maison va être vide. »

Comment une toute petite Rose pouvait-elle tenir tant de place dans une grande maison?

Elle eût voulu partir sur-le-champ, mais il n'y avait point de train à la disposition des petites filles impatientes et force lui était d'attendre.

Pour l'occuper, Gertrude lui dit de l'aider à faire la malle. Il y avait bien des allées et venues à droite,

à gauche pour apporter à Gertrude agenouillée devant la malle ouverte tous les objets dont une petite fille a besoin pendant quinze jours et Rose, enchantée d'être utile, déclara naïvement, en remettant à sa bonne la dernière paire de bas préparée sur le lit, qu'elle déferait bien volontiers la malle pour avoir le plaisir de la refaire. Gertrude n'était pas de cet avis et Rose, à qui il était défendu de trop rester dans la chambre de maman, parce que, selon Gertrude, un moulin à paroles comme elle était bon pour donner mal à la tête aux gens les moins malades, Rose recommença à s'ennuyer et à dire : « Est-ce que *demain* ne sera pas bientôt aujourd'hui. »

Heureusement, il y avait ses enfants à elle qui réclamaient toute son attention. Elle eût voulu les emmener tous. Gertrude s'y opposa formellement.

« Emmenez Virginie ou Angélina, ce sont de jolies poupées qu'on n'a pas honte de mener dans le monde, mais Lily est par trop abîmée, elle n'est vraiment pas à prendre avec des pincettes. A votre place, il y a longtemps que je l'aurais jetée aux ordures. »

Rose poussa un cri d'horreur.

« Je l'aime mieux que toutes les autres.

— Eh bien, gardez-la, votre Lily, si vous y tenez tant, mais au moins ne la montrez à personne. D'ailleurs, en voyage, une seule poupée suffit bien. Pensez donc, si vous en aviez deux dans les bras et que vous en laissiez échapper une, quelle catastrophe. Il est

infiniment plus prudent de n'en prendre qu'une et de laisser les autres ici, bien en sûreté.

— Alors, c'est Lily qui doit venir, déclara la petite mère éplorée. Puisqu'elle est malade, ma Lily, elle a besoin d'aller à la mer, c'est elle que je dois emmener si je ne peux en emmener qu'une.

— Elle est bien trop malade pour un aussi long voyage, dit Gertrude. Laissez-la avec Zouzou.

— Il lui fera du mal, Zouzou! Il est si méchant!

— Mais non, mais non. Mettez Zouzou en prison dans l'armoire, en punition de ses fautes passées, et chargez la cuisinière de veiller sur vos enfants; croyez-moi, une seule est bien assez. »

Pour une fois, Rose eut la sagesse de s'en rapporter aux autres. La cuisinière promit que rien n'arriverait aux enfants de Rose, et Virginie tout équipée, son chapeau sur la tête et son manteau sur le dos, attendit beaucoup plus patiemment que sa petite mère l'heure du départ.

Quand il fallut dire adieu à sa maman, Rose eut bonne envie de dire que tous les plaisirs que peut offrir un séjour à la mer chez une bonne tante et un bon oncle ne valent pas une quinzaine de séparation, mais son papa mit un doigt sur ses lèvres.

« Vite! vite, nous allons manquer le train... » et il prit Rose dans ses bras. Une fois en voiture, la fillette, très préoccupée de ces dernières paroles, ne pensa plus qu'à la possibilité de manquer ce train. Quel

désappointement s'il leur fallait voir passer devant eux la locomotive, avec un grand panache de fumée blanche, et être obligés de revenir sur leurs pas, et de rentrer à la maison tandis que l'oncle et la tante attendraient en vain les hôtes annoncés !...

Ils entrèrent dans la cour de la gare bien à temps et c'était très amusant de voir décharger et enregistrer les bagages. Rose était rarement montée en wagon et jamais avec tous ces bagages. Quand elle entendit les coups de sifflet et qu'elle vit la locomotive s'avancer en soufflant, grondant, écumant, comme un monstre de fer, elle se serra contre son papa ; elle avait un peu peur d'être emportée ainsi loin de lui, et la présence de Gertrude ne la rassurait qu'à demi. Mais des bonbons donnés au dernier moment par un papa prévoyant arrêtèrent une crise de larmes et bientôt, la fatigue aidant, Rose s'endormit pour ne plus ouvrir les yeux qu'à Damville le lendemain matin.

« Où sommes-nous ! s'écria-t-elle, toute surprise, et encore mal éveillée.

— Nous allons arriver dans cinq minutes, mademoiselle Rose, réveillez-vous. Votre oncle et votre tante seront certainement sur le quai pour vous attendre. »

Ils y étaient en effet tous les deux, et Rose se trouva bientôt auprès de tante Marie, bavardant comme une petite pie, racontant que ses filles étaient restées dans l'armoire aux joujoux en compagnie de

Zouzou, mais que la cuisinière prendrait soin d'eux tous, et que Virginie, qui avait été remarquablement sage pendant son voyage et avait dormi au moins aussi profondément que sa petite maman, ne ferait aucune sottise pendant son séjour chez tante Marie, car elle l'avait bien promis à Rose, tout comme maman avait la promesse de Rose elle-même à cet égard. Il s'agissait de prouver à tout le monde qu'on était des personnes très raisonnables, sachant fort bien se comporter en société.

L'oncle Paul et la tante Marie adoraient Rose. Tante Marie, mariée depuis peu, s'était toujours beaucoup occupée de sa nièce ; nombreux avaient été les séjours faits par elle chez Mme Desprez avant son mariage, ainsi que les cadeaux envoyés à Mlle Rose ou aux enfants de Mlle Rose par la bonne tante Marie : c'était presque une seconde maman pour la fillette. Nul ne racontait des histoires aussi bien que tante Marie, nul ne savait faire danser et sauter Rose sur ses genoux comme l'oncle Paul. Nul ne confectionnait des crèmes au chocolat et des galettes de sarrazin comme Yvonne, la cuisinière de tante, à Damville, et Rose était là un vrai petit coq en pâte, ses joues devenant d'heure en heure, semblait-il, plus roses et plus rondes. Elle y prenait peine, car elle dévorait et, si bien qu'elle fît honneur aux repas, elle avait toujours de l'appétit pour les biscuits et les tartines emportées sur la plage pendant les longues

stations qu'elle y faisait sous la garde de Gertrude lorsque l'oncle ou la tante n'habitaient pas la grande tente en coutil rayé rose et gris où ils passaient une partie de leur journée.

Quelle joie d'y vivre presque en robinsons! Des robinsons très civilisés et à qui rien ne manquait.

Rose trouvait sur la grève un champ pour son activité infatigable, et, quoiqu'elle fût seule pour s'amuser avec sa poupée Virginie, sans autres enfants de son âge, car Damville était un tout petit pays sans baigneurs et sans Parisiens, Rose n'eut pas une minute d'ennui pendant huit grands jours, et, pendant ces huit jours, on n'eut pas à lui reprocher la moindre désobéissance, la moindre *frasque,* comme disait l'oncle Paul que l'aventure des « bonbons d'argent » avait beaucoup amusé. N'ayant ni frères ni sœurs et vivant à la campagne, elle avait d'ailleurs l'habitude de s'amuser seule et la mer lui offrait des distractions à l'infini. Gertrude et le bon oncle l'aidaient de leurs conseils et parfois même lui prêtaient leur appui, car que ne fit-elle pas sur la plage avec sa pelle et son seau : des châteaux, des forteresses, des maisons, des jardins, des mares remplies à grand'peine avec son petit seau, des dessins avec un bâton ou un râteau, des mosaïques avec des galets et des coquillages! Sans compter les collections de coquillages et d'algues pour sa chère maman, des coquilles roses ou blanches qui lui semblaient des merveilles de beauté et dont le



CE PORTRAIT EST CERTAINEMENT TRÈS BIEN. (PAGE 30.)

moindre défaut était d'être toutes semblables, et des algues, délicieusement roses, rouges ou vertes quand Rose les ramassait, mais qui, le lendemain, se changeaient, comme dans les contes de fées, en petits tas de filaments noirs et durs, jusqu'au moment où tante Marie enseigna à la fillette le moyen de conserver les belles couleurs des algues en les lavant à l'eau douce avant de les faire sécher.

Ah! c'était bien agréable d'être à Damville, et, pour que Rose y fût tout à fait heureuse, chaque lettre de son papa donnait de meilleures nouvelles de maman.

C'était charmant de se déshabiller dans une anfractuosité de rochers, et de se baigner, comme dans une baignoire, dans un petit lac en miniature où de l'eau de mer restait chaude et douce, sous les rayons du soleil, tandis que la grande mer s'était retirée au loin avec ses vagues écumeuses, qui grondaient et effrayaient un peu Rose lorsqu'elles arrivaient menaçantes et répandaient sur la grève leur flot de « crème fouettée ». Ainsi les avait appelées Rose, lorsqu'elle les avait vues pour la première fois, ces vagues terribles.

Mais dans les endroits où Gertrude baignait sa petite Rose, il n'y avait ni danger ni crainte, et Rose s'en donnait de tout son cœur d'éclabousser l'eau avec ses petits pieds, et de faire des études sur tout ce monde de la plage à marée basse.

Un jour, des petits amis de tante Marie vinrent d'un pays voisin passer toute la journée avec Rose. C'étaient le frère et la sœur, Jacques et Jeanne, tous deux plus âgés que Rose mais très complaisants, très gentils, et très disposés à s'amuser avec une nouvelle petite amie. Quel plaisir de barboter avec eux dans les creux de rochers à la recherche de crabes, de varechs et de coquillages, tandis que Gertrude veillait sur la petite Rose comme une maman poule sur ses poussins, et que l'oncle Paul, du bout de sa canne, écartait les pierres et signalait des monstres marins, crevettes, crabes, ou petits poissons.

Ce fut la meilleure journée du séjour de Rose chez tante Marie. Jeanne lui parla longuement de ses amies les bêtes, dont elle avait, paraît-il, une collection et qu'elle comptait bien montrer à Rose avant son départ, et de ses enfants, à elle, car elle était mère de famille et elle donna à Rose une foule de conseils, évidemment fort utiles, quant à la santé de Lily et à l'éducation de ses autres enfants.

On déjeuna sur la grève, en pique-nique, les rochers servant de sièges et les galets d'assiettes; l'oncle Paul faisant cuire lui-même les crabes et les crevettes pêchés par les enfants et qui, au grand étonnement de Rose, devenaient tout rouges en cuisant. On mangea comme de petits loups affamés et on rit plus encore qu'on ne mangea.

En rentrant, Jacques supplia l'oncle Paul de bien

vouloir lui laisser admirer le portrait que l'oncle, qui est un grand peintre, était en train de faire pour envoyer au Salon et Rose pénétra pour la première fois dans une grande salle toujours fermée à clef, où elle avait vu l'oncle s'enfermer pendant des heures en recommandant que personne ne le dérangeât. L'oncle Paul, à qui Jacques confia que lui aussi voulait devenir un grand peintre, conta sur la vie d'illustres artistes des anecdotes qui intéressèrent vivement les trois enfants, et inspirèrent à Rose le plus grand désir d'en faire autant. Elle ne pouvait manquer d'avoir des dispositions surprenantes pour la peinture, car depuis que tante Marie lui avait envoyé une boîte de couleurs, les murs de la chambre de Rose étaient couverts de coloriages, presque aussi beaux que les paysages et les portraits de l'oncle Paul. De là à être une artiste célèbre, il n'y a qu'un pas, et ce pas, Rose était prête à le faire.

Le lendemain matin, elle offrit très sérieusement à l'oncle Paul, installé sur la grève en face d'une certaine roche, de l'aider à mettre du gris et du rouge sur sa toile, mais l'oncle ne parut point apprécier cette offre à sa valeur.

L'après-midi de ce jour-là, il pleuvait; l'oncle et la tante allèrent faire une visite aux environs et Gertrude, très occupée à réparer un accroc à une petite robe brodée de Rose, n'était pas précisément de bonne humeur. C'était trop pour Mlle Rose. Elle errait mé-



ROSE SE MIT A FROTTER SUR LA PALETTE. (PAGE 31.)

lancolique, avec Virginie dans les bras, sans savoir à quoi s'occuper, lorsque, pour son malheur et celui de l'oncle, elle eut l'idée d'aller admirer les tableaux comme la veille. La porte était par hasard ouverte et un nouveau tableau se trouvait sur le chevalet. Rose l'examina en conscience. Ce portrait est certainement très bien, cependant il semble à Mlle Rose qui s'y connaît qu'il y manque quelque chose pour être mieux encore. Oui, quelque chose, mais quoi?

Après avoir bien pris conseil de Virginie qui a très bon goût en fait d'art, et à force de réflexions, Rose découvre que ce portrait doit être celui du général qui a dîné chez l'oncle l'autre jour. Ils ont parlé d'un portrait, celui-là évidemment. D'ailleurs le général a des yeux noirs et des cheveux blancs comme le monsieur du portrait, ce ne peut être que lui. Ce monsieur-là n'est pas habillé en soldat; cela ne fait rien; le général non plus n'a pas de brillant uniforme, car il est en retraite, mais à quoi pense l'oncle d'avoir oublié sa moustache? Un militaire sans moustache, cela ne s'est jamais vu! C'est parce qu'il a trop à faire. En déjeunant il a dit à tante Marie qu'il ne l'accompagnait vraiment en visite que pour l'obliger, car il n'avait pas une minute à perdre. Vite, vite, Rose va le remplacer et l'oncle sera joliment content quand il reviendra de trouver sa besogne faite. Elle a déjà colorié tant et tant d'images qu'elle saura s'y prendre, et l'oncle n'a-t-il pas dit hier à Jacques que le talent n'est

qu'une patience infinie. Elle en aura, de la patience, et du génie, par conséquent. Ce sera comme dans le récit que l'oncle a fait de l'élève du grand peintre qui avait voulu causer une surprise à son maître en peignant une mouche sur le tableau du maître ; la mouche était si bien imitée par l'élève que le maître avait voulu la chasser, la prenant pour une mouche vivante. Rose exécutera si bien les moustaches du général que l'oncle Paul croira qu'elles ont poussé toutes seules, mieux que les cheveux de Lily, de triste mémoire.

Déposant par terre Virginie devenue gênante, elle grimpa sur le fauteuil et se mit à frotter sur la palette un des longs pinceaux de l'oncle.

Un bruit de pas l'interrompit. Serait-ce déjà l'oncle, avant que Rose ait même commencé? Serait-ce Gertrude? Elle serait dans le cas de ne pas comprendre toute la beauté des projets de Rose. Quel dommage! voilà la surprise gâtée.

Ce n'est personne heureusement! et Rose reprend sa place avec un soupir de soulagement.

Elle n'a pas besoin d'être sur le qui-vive, car nul ne s'inquiète d'elle en ce moment : Gertrude s'imagine qu'elle est à la cuisine en compagnie d'Yvonne, qui lui a promis le matin de lui donner un petit morceau de pâte pour faire un délicieux gâteau de sa façon, et Yvonne la croit avec Gertrude, dans la chambre du fond. Rose, ayant réfléchi à tout cela, se rassure :

« Je n'ai rien à craindre, » murmure-t-elle.

Et elle reprend sa place devant le chevalet.

Rose est bien tranquille.

Pas si tranquille que cela. Une petite voix dit tout bas, en elle, que l'oncle a défendu de toucher à ses pinceaux, à ses couleurs, et que le premier devoir d'une petite fille bien sage est d'obéir, mais Rose ne veut voir que le plaisir qu'elle est en train de préparer. L'oncle pardonnera bien une désobéissance devant l'œuvre de Rose.

Chose curieuse, les couleurs de la palette ne prennent pas sur le pinceau de Rose, et quand Rose essaie sur un papier avant de se risquer sur le portrait (Rose est très soigneuse, pense-t-elle), cela ne marque pas sur le papier. Mais il y a des petits tubes dans la boîte à peinture ; Rose en essaya plusieurs sans pouvoir les ouvrir et puis, persévérant encore, car elle ne se décourageait pas aisément, elle finit par tomber sur un tube moins solidement vissé que les autres. Elle presse doucement, et il apparaît au bout de la couleur... *bleue*. Il ne reste plus qu'à en appliquer sur le portrait une forte couche, car, pendant qu'elle y est, Mlle Rose veut faire les choses largement et ne pas marchander au général ses moustaches. Plus elles seront longues et épaisses, mieux cela vaudra, car, enfin, on a une moustache ou on n'en a pas. D'autres eussent fait, en deux temps quatre mouvements, une ligne en accent circonflexe, au-dessus de la bouche du général, mais notre Rose n'épargnait



UN BRUIT DE PAS L'INTERROMPIT. (PAGE 31.)

pas ses peines. Elle faisait les choses en conscience, dans toute l'innocence de son petit cœur en se répétant tout bas :

« Ce sera comme pour l'élève du grand peintre : mon oncle sera ravi de voir que sa petite nièce a tant de talent!... Et maman, donc, qui se verra tout d'un coup la maman d'un grand artiste!... »

Ayant terminé son œuvre, Rose la considère avec fierté. Les moustaches sont peut-être un peu bleues, mais il y a dans les contes de fées un seigneur qui avait sa barbe bleue tout entière, puisque même on l'appelait Barbe-Bleue, et comme ce seigneur a tué, successivement, ses huit femmes avant d'avoir pour épouse la sœur bien avisée de sœur Anne, pour avoir versé tant de sang, le susdit Barbe-Bleue ne pouvait être qu'un grand guerrier. Un général à moustaches bleues est de la même famille évidemment.

Virginie, placée en face du portrait et appelée à donner son avis, fait ce que fait tout ami en pareil cas. Elle donne toute son approbation à l'artiste, aux moustaches, et à leur couleur, surtout (elle est blonde, elle aime le bleu) et Rose est si contente qu'elle en danserait volontiers. Elle ne doute pas que le général ne fasse teindre en bleu sa propre moustache afin de mieux ressembler à ce beau portrait. Il y a des gens qui se teignent les cheveux et la barbe, Rose l'a entendu dire une fois et rien de ce qui tombe dans sa

petite oreille n'est oublié. Ce serait bien moins ordinaire « d'être l'homme à la moustache bleue » que d'avoir une barbe rouge, ou grise, ou blanche. Tout le monde le regarderait et l'admirerait, le général, s'il avait cette bonne idée-là.

Après avoir tant travaillé, on a le droit d'être fatigué. Rose se lasse d'admirer son ouvrage, et, se rappelant tout à coup les gâteaux d'Yvonne, court à la cuisine, mais Yvonne avait fini : les gâteaux étaient enfournés depuis longtemps et Yvonne, n'ayant pas vu venir Rose, avait tout à fait oublié sa promesse.

« Ce sera pour la prochaine fois, mademoiselle Rose, dit-elle, il fallait venir plus tôt.

— Mais qu'est-ce que je vais faire? gémit Rose. Il pleut toujours et je ne peux pas sortir.

— Amusez-vous avec Médor. Il est toujours disposé à jouer, et toujours de bonne humeur, lui. »

Médor, le chien de tante Marie, est une vieille connaissance de Rose et un bon ami. Comment Rose n'a-t-elle pas pensé plus tôt à lui comme compagnon de jeux ce jour-là? Et surtout, comment a-t-elle pu oublier de lui montrer le fameux portrait retouché par elle?

Médor n'est pas insensible aux beautés de l'art, assurément, car il remue la queue et aboie d'un air profondément satisfait lorsqu'il est appelé à contempler les moustaches bleues du général! On ne saurait prétendre que Médor n'est pas connaisseur, quant

aux moustaches, lui qui en possède de si belles. Que ne sont-elles bleues comme celles du général !

Cette question de moustaches préoccupait décidément un peu trop Mlle Rose. Elle eût voulu en voir à tout le monde autour d'elle. Pourquoi pas à elle-même pendant qu'elle y était ? Ne voilà-t-il pas qu'elle s'imagine que si Médor la regarde de ses bons yeux tendres, avec des frétillements de queue impatients, c'est pour la prier de l'embellir, lui aussi, en le traitant de même que le portrait du général. Les chiens n'ont pas besoin de la parole pour se faire comprendre de leurs amis.

Rose adressa au bon Médor un long discours pour lui expliquer que si elle n'avait pas hésité à employer les couleurs de l'oncle pour son tableau, elle ne pouvait véritablement pas se permettre d'en faire autant pour un simple chien. Cela doit coûter très cher, un si beau bleu. Cependant, si Médor y tenait beaucoup, il y aurait peut-être un moyen : des moustaches noires feraient très bon effet sur la tête blanche du bon Médor, et, du noir, ce n'est pas très difficile à trouver. En hiver, il y a la suie, dans la cheminée, et, en toutes saisons, l'encrier est là, sous la main, pour que les gens mettent « du noir sur du blanc ». Du moins, c'est ainsi que parle M. Desprez qui, toute la journée, se sert de sa plume pour couvrir de grandes feuilles de papier de petits caractères auxquels Rose ne comprend rien, mais lesquels, paraît-il, ne sont rien moins



PLUS ELLES SERONT LONGUES ET ÉPAISSES, MIEUX CELA VAUDRA. PAGE (32.)

que de belles histoires pour les grandes personnes.

Rose aime beaucoup les histoires qu'on lui raconte, mais elle ne sait encore ni lire, ni écrire, et c'est grand dommage, car si elle avait la patience d'apprendre à lire, elle ne se plaindrait plus jamais de s'ennuyer et elle ne serait plus jamais inoccupée. Elle a appris à connaître presque toutes ses lettres, mais cela ne suffit pas pour donner un sens aux pages des livres : la lecture, comme bien d'autres choses, ne s'apprend pas en un jour.

A défaut de moustaches bleues, Médor apprécierait certainement des moustaches noires. C'est l'avis de Virginie, que sa petite maman interroge à ce sujet. Virginie ne serait pas fâchée de suivre cette opération délicate, mais Rose a un peu peur d'une trop grande promiscuité entre ses deux amis, Médor et Virginie. Médor a des effusions trop brusques et de trop grandes familiarités avec les gens pour qu'il soit prudent de lui laisser voir de trop près une enfant délicate comme Virginie, la poupée de cire rapportée d'Angleterre par tante Marie quelques mois auparavant.

Il y a un moyen de tout arranger. Rose empile des livres sur une chaise et y installe Mlle Virginie, appuyée au dossier comme à la barre d'un balcon. De là, Mlle Virginie pourra tout voir sans courir aucun risque. Et que voit-elle? Rose faire de grands préparatifs, aller quérir d'abord un petit tabouret, et puis

un pinceau et un encrier, qu'elle dépose sur le tabouret, comme sur une table afin de l'avoir à sa portée explique-t-elle à Virginie, qui approuve, évidemment, car elle ne dit mot, et qui ne dit mot consent. Il est évident que si la place des encriers n'est pas précisément là, la place des toutous est encore moins sur une table au milieu de livres et de papiers et Rose ne peut pas risquer de tacher tout cela. Elle se félicite de sa prudence; un accident est si vite arrivé! Une autre, moins *précautionneuse*, eût peut-être posé l'encrier sur le tapis, mais là, sur le tabouret, il n'y a aucun danger. Ainsi parle Rose et sa fille n'objecte rien.

Médor, lui, fait des objections dès les premières ouvertures de Rose. Rose s'était certainement trompée à son égard. Les moustaches que le bon Dieu lui a données lui suffisent telles quelles et il ne voit pas du tout la nécessité de changer quoi que ce soit de sa personne. Peut-être le pinceau de Rose le chatouillait-il désagréablement. Toujours est-il qu'au lieu de se laisser faire de bonne grâce, il se regimba au premier coup de pinceau et se réfugia sous le canapé.

Rose l'appela, le supplia, le menaça et le gronda tour à tour sans parvenir à le faire sortir de sa cachette. Elle ne réussit pas davantage à l'en tirer de force, car Médor était trop loin d'elle, et même en se mettant à plat ventre et en étendant la main sous le canapé, sa petite main n'atteignait point le chien.

Elle eut recours à la ruse. Médor, avec toutes ses

qualités, avait un grand défaut : il était gourmand, très gourmand, encore plus gourmand que Rose, qui, pourtant, appréciait bonbons et gâteaux à leur valeur. Il était si gourmand que, pour un morceau de sucre, il commettait mille bassesses. Il faisait le beau, dressé sur ses pattes de derrière, il dansait même, et si tante Marie lui mettait un morceau de sucre sur le bout du nez, il attendait qu'elle eût dit : *Un, deux, trois!* pour faire adroitement sauter le morceau de sucre en l'air et le rattraper au vol, tout cela, non pour faire durer le plaisir, mais dans l'espoir d'avoir d'autres morceaux de sucre.

Rose en avait, du sucre, dans sa poche (il y avait de tout, dans cette poche-là). Un premier morceau fit sortir de dessous le canapé la moitié du corps de Médor; un second amena le chien tout entier dans la chambre; un troisième conduisit Médor auprès de la chaise où trônait Virginie et un quatrième suivi d'un cinquième le tinrent tranquille une demi-minute, tandis que Rose, maintenant son ami d'une main et, d'un bras, trempait vivement son pinceau dans l'encrier et mettait le temps à profit.

Médor averti était sur ses gardes et il ne se le fit pas dire deux fois. Le pinceau l'avait à peine touché qu'il se débattit, pour échapper à l'étreinte de Rose. Médor gronda, montra les dents. Il y eut pendant quelques instants une lutte acharnée. Rose, un peu effrayée de ces signes manifestes de colère,



VIRGINIE APPELÉE A DONNER SON AVIS. (PAGE 34.)

lâcha prise et la victoire resta à Médor, qui s'enfuit prestement tandis que Rose, d'abord stupéfaite du dernier grand saut de Médor, ne se remit de sa frayeur que pour considérer avec épouvante les désastres sur le champ de bataille.

Le pauvre Médor avait de bonnes raisons pour se fâcher; il lui était entré de l'encre dans le nez, dans la bouche et même dans l'œil, mais quels résultats. Le saut qui devait lui rendre la liberté a tout culbuté autour de lui; le pinceau est tombé sur la robe de Rose, y laissant une grande traînée noire et l'encrier a dégringolé sur le tapis.

Peu s'en est fallu que Rose elle-même ne roulât par terre, mais elle eût préféré cent fois bosses et égratignures aux malheurs qui s'offrent à sa vue? Sa robe blanche est irrémédiablement perdue et le tapis, le tapis de tante Marie, est tout abîmé!

Rose, désespérée, ne sachant que faire, se mit à pleurer. Au même moment, sa bonne, qui commençait à s'inquiéter de ne pas la voir revenir et qui s'était mise à sa recherche de peur de quelque sottise, arriva tout essouflée. Que n'était-elle venue un peu plus tôt, hélas!... Elle s'exclama, et commença de gronder :

« Ah! mademoiselle Rose, qu'avez-vous fait là, mademoiselle Rose? Est-il possible! Vous ne ferez donc jamais que des sottises? Mademoiselle Rose, ne bougez pas, vous allez encore augmenter le mal.

— Ce n'est pas moi, c'est Médor, sanglota Rose, essuyant, dans son trouble, le tapis avec un pan de sa robe.

— Ce n'est pas Médor qui a mis l'encrier sur le tabouret, répliqua Gertrude, s'empressant pour réparer les dégâts. Ne touchez à rien surtout, mademoiselle Rose. Je vais m'occuper du tapis d'abord, c'est le plus pressé. »

Rose la regarda laver, frotter, essuyer, avec de l'eau, du lait, du sel d'oseille, des brosses, etc., etc., jusqu'à ce que cette horrible mare noire sur le tapis fût devenue gris fer, puis gris ardoise et puis gris argent.

« Cela ne se verra pas, dis, ma Gertrude, tante Marie ne se doutera de rien? Oh! Gertrude, que tu es gentille! »

Et Rose de se jeter au cou de sa bonne pour l'embrasser en la serrant à l'étouffer, ce qui était une manière à elle de manifester sa gratitude.

Un bruit de roues de voiture lui coupa la respiration. Grand Dieu! sa tante était de retour.

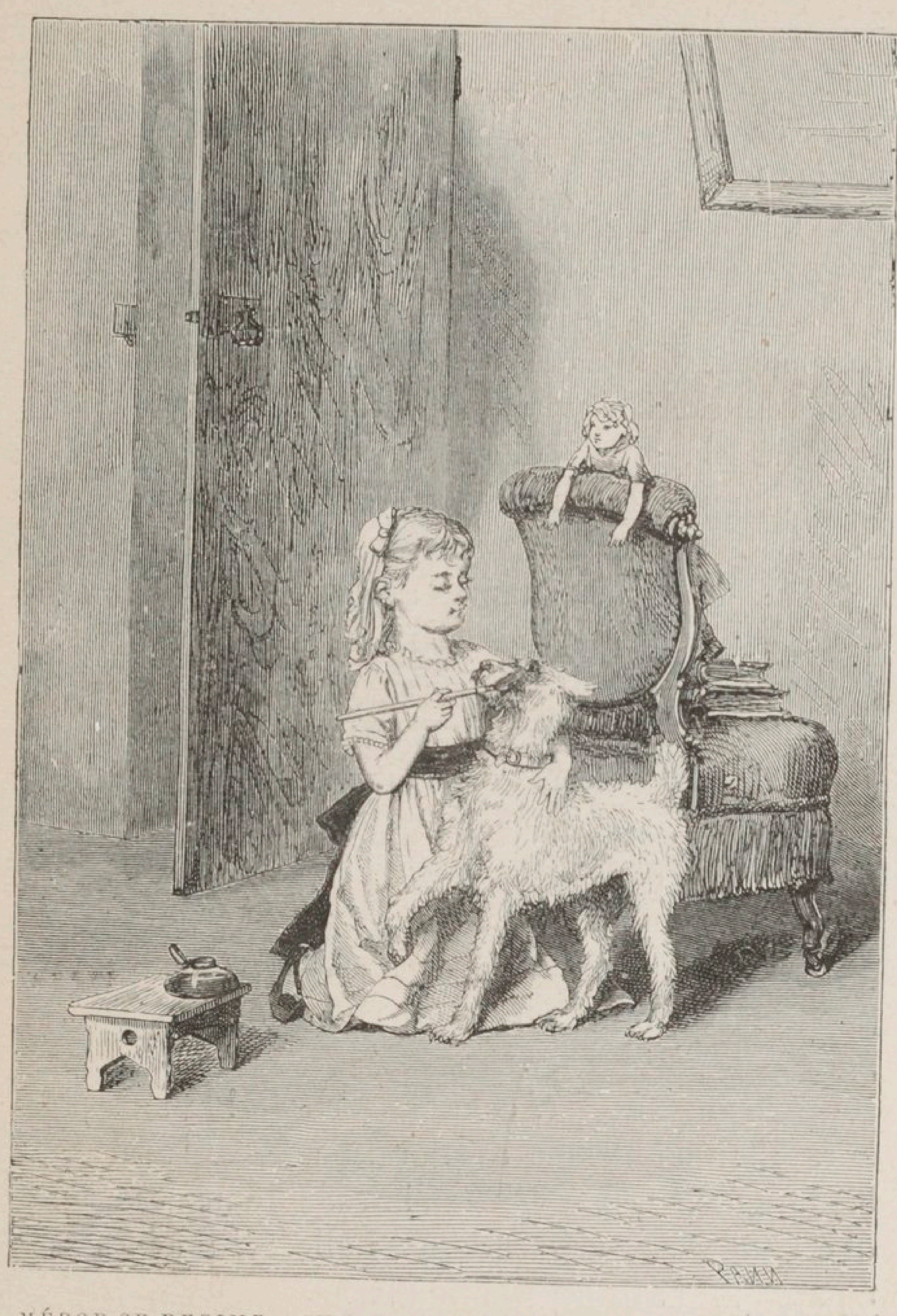
Rose espérait que tante Marie n'entrerait pas au salon avant que Gertrude eût fini son nettoyage, ou tout au moins que l'oncle Paul irait tout d'abord voir son beau portrait, retouché par Rose, de sorte qu'il serait si content qu'il pardonnerait l'accident dû à Médor, plus encore qu'à sa nièce, selon Rose, mais ces prévisions se trouvèrent fausses. Tante Marie,

ayant aperçu Gertrude et Rose, entra directement au salon et elle ne fut pas contente du tout, non seulement parce que ce tapis taché n'était rien moins qu'agréable à trouver à son retour, mais plus encore parce que sa nièce lui avait désobéi, en allant dans une pièce où il lui était défendu d'être sans une grande personne auprès d'elle.

Tante Marie n'avait pas fini de réprimander sa nièce que l'oncle Paul survenait à son tour, rempli d'indignation et de colère.

Pauvre Rose : elle avait cru si bien faire, elle s'attendait à tant d'éloges et, au contraire, elle recevait tant de reproches de tous les côtés. Quelle désillusion et quel chagrin pour elle! Elle pleurait et tremblait à faire pitié.

Tante Marie la prit sur ses genoux et, comme eût fait la maman de Rose, elle parla raison; elle s'efforça de mettre quelques grains de plomb dans la cervelle légère de Mlle Rose. Elle expliqua à la petite fille que rien de bon ne peut provenir d'une mauvaise graine. Il était défendu à Rose de toucher aux couleurs de l'oncle. Il lui était défendu d'entrer dans certaines chambres habituellement fermées à clef. Il lui était défendu de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Quelles que pussent être ses intentions, Rose ne devait pas enfreindre la défense, et elle le savait bien, au fond, car si bas qu'eût murmuré la petite voix en elle, Rose l'avait entendue, et rien ne



MÉDOR SE REGIMBA AU PREMIER COUP DE PINCEAU. (PAGE 39.)

serait arrivé si Rose l'avait écoutée, cette petite voix de sa conscience. Maintenant (sans parler du tapis neuf et de la robe blanche fort endommagés tous les deux), l'oncle Paul serait tenu à des heures de travail pour réparer — si cela se pouvait encore — l'œuvre de Mlle Rose, et peut-être même le dommage causé par une petite fille étourdie et présomptueuse était-il irréparable. Ainsi parla tante Marie, et Rose, le cœur gros de sanglots, écoutait, poussant de temps en temps un gros soupir ou écrasant une larme du bout de son doigt.

Tante Marie se tut après avoir dit pour terminer : « Tu sais ce qu'il te reste à faire, petite Rose. »

Rose avait compris. Elle essuya ses yeux, prit son courage à deux mains, et alla, très contrite, dire à l'oncle Paul combien elle était peinée et le supplier de lui pardonner. Elle était si désolée et si repentante qu'il eût fallu un cœur de pierre pour rester inflexible. L'oncle pardonna.

« C'est bien fait pour moi, dit-il, on ne laisse pas les clefs aux portes quand on a chez soi une petite *Touche-à-Tout*.

— *Touche-à-Tout!* comme Gertrude! le mot était dur. Ah! que maman avait raison. Mlle Frelon était bien un petit frelon qui ne s'introduit dans les ruches que pour y causer des dégâts; elle était loin d'être une gentille abeille laborieuse. »

Ce soir-là Rose, en s'endormant, versa encore quel-



LA ROBE BLANCHE EST IRRÉMÉDIABLEMENT PERDUE.
(PAGE 42.)

ques larmes de remords. Elle se promit que ce serait bien la dernière sottise qu'elle ferait pendant son séjour chez son oncle et sa tante. Elle avait par trop mal réussi ce jour-là, et tout provenait, tante Marie l'avait dit, de cette manie qu'a Rose de se croire très adroite, très entendue, très habile et très capable d'avoir à elle toute seule de fameuses idées.

Pas si fameuses que cela, ses idées : ainsi, toutes autres choses à part, le portrait du général n'était pas du tout le portrait d'un général ; c'était celui d'un grave magistrat qui jamais n'avait laissé pousser sa barbe ni ses moustaches, et, quant à Médor, si bon qu'il fût, il bouda son amie Rose pendant au moins deux heures, tant il avait trouvé mauvaise la plaisanterie.

Vraiment Rose avait été bien mal inspirée. Mais, cette fois, on verrait bien qu'elle saurait tenir sa parole. Elle serait sage comme une image.

CHAPITRE III

LA REMPLAÇANTE DE MAMAN

Rose, en effet, ne fit pas d'autres sottises chez sa tante, et cela, pour une bonne raison, c'est que, la quinzaine étant écoulée, elle partit le lendemain soir, si joyeuse à la pensée de revoir sa chère maman que tante Marie lui dit :

« Je crois vraiment que tu es enchantée de nous quitter, vilaine petite chérie !

— Oh ! non, répondit-elle naïvement, mais je suis bien contente de m'en aller ! Tu vas venir dans quelques jours, toi, et il y a déjà longtemps, longtemps, que je n'ai vu Petite Mère ; et j'ai un tas de choses à lui raconter... »

Elle avait eu le temps, le matin, d'aller rendre visite à Jacques et Jeanne et d'admirer tous les amis à quatre pattes ou à deux ailes dont ceux-ci lui avaient raconté les prouesses. Il n'y avait pas moins de trois chiens, car le papa des deux enfants était chasseur, et cinq chats, de grosseur différente, tous

de bien intéressants personnages et ne se disputant jamais, malgré l'opinion générale au sujet des chats et des chiens comme compagnons de jeux. Il y avait des canaris et des chardonnerets ; il y avait une chèvre blanche à longs poils, il y avait jusqu'à une mouette apprivoisée, à qui on avait coupé le bout des ailes pour la guérir de son humeur vagabonde et qui sautillait auprès des bons gros toutous sans avoir la moindre peur d'eux. Jeanne conta à Rose comme quoi Blanchette, la mouette, avait l'habitude de venir tous les jours, à l'heure des repas, quémander quelque croûte de pain ou quelque débris de viande en compagnie de César, de Tom et de Gyp et comment Blanchette poussait l'audace jusqu'à s'emparer des meilleurs morceaux sous le nez des bons toutous, en leur distribuant au besoin des coups de bec, sans que jamais ceux-ci eussent la moindre velléité de se fâcher, tant ils avaient bon caractère.

Il y avait surtout un aquarium, dans lequel nageaient des petits poissons que Jacques et Jeanne avaient pêchés eux-mêmes et où des algues, non plus séchées comme celles de Rose, mais toutes fraîches et jolies, agitaient leurs feuilles frémissantes, comme autant de minuscules petits arbres.

Rose, en admiration devant l'aquarium, dont tout l'amusait, jusqu'au nom, répétait :

« Je voudrais bien en avoir *une* comme cela.

— *Une quoi?* lui demanda Jacques.

— Une *petite quarium.* »

Le mot fit beaucoup rire Jacques et même l'oncle Paul à qui Rose confia son désir, et Gertrude aussi, quand Rose lui en parla.

En voyage, Rose, hantée par le souvenir de cette visite à Jacques et à Jean, ne parlait pas d'autre chose que de tout ce qu'elle avait vu chez ses petits amis et elle répétait constamment :

« Crois-tu que papa voudra bien m'en donner une *quarium?* »

En arrivant, ce fut son premier mot, et son papa, n'étant pas au courant, eut d'abord de la peine à comprendre ce qu'elle entendait par *une petite quarium*, mais, ayant enfin compris, il ne dit pas non, si Rose voulait bien être sage et ne pas fatiguer maman toujours souffrante.

Mme Desprez trouva sa fille grandie, engraissée, brunie par la brise de la mer, et ayant pris un petit air tout à fait raisonnable.

Rose avait mille et mille choses à conter à sa maman, mille trésors à lui montrer, mille cadeaux à lui faire : varechs, coquillages, fleurs sèches, et jusqu'à des bonbons, mis de côté pour maman par sa petite fille, mais elle omit de lui parler de sa dernière journée : la seule pensée de toutes les sottises qu'elle avait accumulées en ce seul jour lui faisait monter le rouge à la figure.

S'il est amusant de voyager, il est encore meilleur de se retrouver chez soi, auprès de sa chère maman. Rose avait tout un arriéré de baisers à recevoir et à donner, mais elle n'en revenait pas de ne pas trouver Mme Desprez tout à fait guérie.

« C'est parce que je n'étais pas là, déclara-t-elle ; tu verras comme je te soignerai bien, petite mère ; tu seras forcée de guérir, maintenant que je suis revenue. »

Au retour d'un voyage, on a toujours beaucoup d'occupations. Rose n'en manquait certes point : il y avait d'abord ses enfants. Angélina, Virginie, Lily et même M. Zouzou avaient été, pendant l'absence de Rose, d'une sagesse exemplaire, si l'on en croyait la cuisinière ; et la pauvre Lily avait beaucoup meilleure mine qu'auparavant. Rose s'extasia sur le bien que le séjour dans l'armoire aux joujoux avait fait à la malade, Marthe ayant jugé bon de laver sa garde-robe et de lui confectionner un bonnet neuf à rubans roses, incomparablement moins hideux que le précédent et Rose s'extasia.

Quant au jardinet de Rose, ce temps de repos lui avait été très profitable. Le vieux Jean y avait mis la main. Rose découvrit son nom — ROSE — écrit au milieu avec des touffes de mignardise, ces jolis œillets roses comme son nom. C'était excessivement joli, et Jean reçut force remercîments. Puis, le rosier blanc que lui avait donné son papa était resplen-



CE N'EST PAS DIFFICILE D'INTRODUIRE UNE CLEF DANS UN PETIT TROU. (PAGE 55.)

dissant de fleurs; jamais les boutons n'auraient eu le temps de fleurir avec une impatiente petite Rose auprès d'eux pour les entr'ouvrir avec ses doigts, sous prétexte de hâter leur floraison, et c'eût été grand dommage, car elles étaient ravissantes, les roses blanches du jardinet de Rose.

La fillette, les voyant si belles, songea qu'un bouquet ferait plaisir à sa pauvre maman dans son lit. Pour le coup, c'était une bonne idée, une de ces idées auxquelles nul ne peut trouver à redire. Des roses blanches et des œillets roses, le joli bouquet, et qu'il ferait bon effet dans ce vase de cristal de Bohême que maman aime! Rose n'a besoin de consulter personne pour cela. Elle n'a qu'à prendre le vase sur la cheminée; elle le remplira d'eau et elle l'apportera tout fleuri à maman qui sera enchantée. Vite, vite, elle cueille les roses, non sans se piquer et abîmer l'arbuste dans son impatience; vite, elle court, ses fleurs à la main. Elle est si pressée!

Le vase est un peu haut pour ses petits bras, et il lui faut avoir recours à une chaise pour l'atteindre. Au moment où elle avançait les doigts pour le saisir, son regard tomba sur la pendule, une vieille pendule Empire que son papa affectionnait tout particulièrement et sur laquelle il y a un sujet qui a toujours fait le bonheur de Rose. Elle ne peut faire moins que de s'arrêter pour dire bonjour à ce musicien de bronze qu'elle n'a pas vu depuis quinze jours et écouter au

passage le tic tac de la pendule, qui est, lui aussi, comme une petite chanson joyeuse. Mais si le musicien est toujours le même sur son socle, la chanson de la pendule est muette. Rose prête l'oreille et ne perçoit aucun son. La pendule est arrêtée.

Maman l'a bien dit : tout va de travers dans une maison où la maîtresse de maison est malade. La pendule est arrêtée et personne n'a pensé à la remonter.

Heureusement la remplaçante de maman est là, toute prête à la suppléer.

Rose y pense, elle, tout de suite, et cela va aller tout seul. Il lui a suffi de se souvenir comment faisait sa maman en pareil cas pour être aussi experte. — Qu'est-ce qui pourrait la retenir? N'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut sous la main? Elle ne sait peut-être pas tout à fait bien comment marquer les heures ni où replacer les aiguilles, mais c'est égal, la pendule ira, on l'entendra, elle ne sera pas comme une pendule morte sur la cheminée et maman ne dira pas que la maison va de travers faute de maîtresse de maison attentive et dévouée au bien-être général.

Rose sait où on met la clef. Ce n'est pas si difficile d'introduire une clef dans un petit trou et de la faire tourner. Mlle Rose tourne. Elle tourne, et la pendule se remet en mouvement. Elle va étonnamment, la pendule, grâce à Mlle Rose. Comme elle va!

On dirait qu'elle se dépêche. Certainement elle n'a jamais si bien marché, même quand c'était petite mère qui l'avait remontée. Brr... brr... brr... Elle fait autant de bruit que le tourne-broche de la cuisine. Mlle Rose est décidément un très bon horloger.

Tout d'un coup, le bruit cesse et Rose a beau appliquer son oreille contre la pendule, elle n'entend plus le moindre tic tac. Son petit cœur, à elle, se met à faire *tic tac* très fort; qu'est-il arrivé? Jamais la pendule n'a agi de la sorte avec la maman de Rose. Bien sûr, il y a quelque malheur. Que dira maman?

Rose se souvient alors de la recommandation finale de tante Marie : « Quand une petite fille a commis quelque étourderie, quelque sottise, elle ne doit pas essayer de les réparer elle-même, car, le plus souvent, le remède est pire que le mal. Elle doit aussitôt avoir recours à sa maman ou à sa bonne. »

Tante Marie n'aura pas parlé en vain. Reprenant son bouquet qu'elle arrose de ses larmes — rosée amère — Rose s'en va toute dolente faire sa confession. Hélas! c'est comme pour l'histoire du tableau de l'oncle Paul que maman connaît maintenant par Gertrude. Rose s'imagine qu'elle a la science infuse quand elle ne sait rien de rien, comme toutes les petites filles qui commencent à vivre. Pour remonter une pendule, comme pour peindre un tableau, comme pour mille autres choses, il faut savoir, il faut avoir appris, il faut avoir un peu plus de cinq ans.



CERTAINEMENT ELLE N'A JAMAIS SI BIEN MARCHÉ. (PAGE 56.)

Mais cette fois Rose est à peine grondée, car elle est venue elle-même s'accuser et, au rebours du proverbe : Qui s'accuse est excusée...

Tout le monde est content de voir de retour Mlle Rose. Papa lui a acheté à la ville une paire de lapins angoras à longs poils comme cadeau de bienvenue et la femme de chambre, pour lui faire une surprise, a habillé de neuf toutes ses poupées. Rose fait petit à petit toutes ces découvertes et elle est remplie de reconnaissance envers tout le monde. Comment pourra-t-elle leur dire jamais à tous à quel point elle est heureuse et que pourra-t-elle bien faire « *en échange* ». Quelle surprise pourrait-elle comploter, elle qui aime tant les surprises ? Elle qui adore faire plaisir aux gens. Elle rêve de grandes actions. Mais que peut-elle faire? Elle n'a que cinq ans.

« Contentez-vous de ne pas faire trop de sottises, Mademoiselle Rose, dit Gertrude. Obéissez. »

Obéir ! Rose trouve que c'est trop peu de chose ; c'est pourtant le seul devoir des petites filles : *obéir*, et Rose s'amusa beaucoup de ce que Gertrude, prenant une grande feuille de papier, écrivit dessus en grosses lettres :

O B I C

ce qui, épelé par Rose, lettre par lettre, donnait en effet le mot *obéissez*.

Le papier, avec son sage avis, fut épinglé au mur

de la chambre de Rose, mais, de là à être corrigée, il y avait loin et, le lendemain même, Rose donnait à sa bonne l'occasion de dire : « Mademoiselle Rose, vous ne saurez donc jamais vous tenir en repos. Vous ne savez qu'inventer, ma parole, pour donner de l'ennui aux autres ou à vous-même. »

Voilà ce qui s'était passé. Il pleuvait, et les jours de pluie étaient, pour Rose et son entourage, des jours redoutables, car il n'y avait pas moyen de sortir et, sans le grand dérivatif à son activité qu'était son jardinet, Rose était toujours plus disposée à faire son métier de « petit frelon » dans la maison. Elle s'était d'abord occupée très gentiment de l'éducation de ses enfants et avait pris grand'peine à leur enseigner la différence entre Monsieur A qui ressemble à une échelle, et le gros O qui est comme un cerceau et le S qui a la forme d'un serpent, mais ses élèves ne s'étaient point montrées dociles et elle avait dû punir, mettre en pénitence dans le petit coin, condamner au pain sec les plus paresseuses, toutes choses très dures pour un cœur maternel. Virginie, sa poupée anglaise, était, plus que les autres, obstinée et récalcitrante. Elle résista même — ô honte — au bonnet d'âne ; et la petite maman, à bout de punitions, se prit à penser que peut-être cette paresse et cet entêtement à ne point vouloir s'instruire provenaient non d'une méchanceté d'enfant, mais d'un commencement de maladie. Les bébés sont souvent malades. Rose en

avait causé avec Jeanne, à Damville, et Jeanne avait parlé de croup, de rougeole, de *vulsions* (elle voulait dire convulsions). En pareil cas, avait dit Jeanne, rien ne vaut un bain.

Ce que c'est que d'écouter les grandes personnes, nounous et bonnes, discuter entre elles; Jeanne se croyait très savante, et Rose ne doutait pas d'être fort bien renseignée à ce sujet. Les paroles de Jeanne lui revenant à la mémoire, elle eut vite sa conviction faite. Virginie devait avoir, avait ou allait avoir des *vulsions*, et un bain s'imposait, sur-le-champ. Un bain avec de la moutarde, comme on en donne aux gens qui ont très mal à la tête.

Si les chiens se font souvent comprendre par leurs regards ou leurs gestes, les poupées sont muettes. Mlle Virginie ne pouvait crier : « Je suis une poupée anglaise, une poupée de cire; les bains ne sont bons que pour les « baigneurs » en porcelaine ou, à la rigueur, pour les bébés de caoutchouc. » Mais les poupées n'ont pas l'usage de la parole et, par malheur pour Virginie, Rose avait sous la main une bouillotte d'eau chaude que Gertrude destinait à un savonnage de dentelles, de sorte que rien ne l'empêchait de mettre sur l'heure son idée à exécution.

Ce n'est pas long. Virginie, déshabillée en un clin d'œil, est placée dans la baignoire remplie d'eau chaude que Rose a parfumée de quelques gouttes d'eau de lavande. La petite maman, installée à côté, ne la



LA PETITE MAMAN NE LA QUITTE PAS DES YEUX. (PAGE 62.)

quitte pas des yeux. Si Virginie s'endormait et glissait au fond de la baignoire, elle pourrait se noyer : les petites filles sont si imprudentes ; heureusement que M[lle] Virginie a, dans M[lle] Rose, une petite mère attentive qui ne la quitte pas des yeux, et, comme il ne convient point de laisser refroidir l'eau des bains, rajoute soigneusement quelques gouttes d'eau bouillante, de minute en minute.

Rose se rappelle à merveille tout ce que l'on doit faire pour les malades, mais il est fâcheux qu'elle n'ait pas jugé opportun de s'enquérir de l'effet des bains chauds — très chauds — sur les poupées de cire. Dans sa jugeotte, elle se croyait infaillible. Jeanne n'avait-elle pas administré un pareil bain à sa poupée Dorothée, ce qui avait, disait-elle, en outre, admirablement nettoyé une poupée salie par un trop long service et de trop tendres caresses de petits doigts malpropres. Il est vrai que Dorothée n'était pas en cire, mais Rose n'y regarde pas de si près, et elle n'a pas un seul instant d'hésitation.

Quand arrive le moment de sortir Virginie de sa baignoire, Rose pousse un cri d'effroi. Qu'est-il arrivé ? Quoi ? Lorsque Rose en prend, des bains, cela ne lui produit pas cet effet-là ; elle ne s'évapore pas dans l'eau. A voir M[lle] Virginie sortant des ondes, on croirait que son corps a fondu dans la baignoire ; ses pieds, ses mains ont disparu, son corps est tout gluant, sa tête seule est sauve, grâce à la précaution prise par

sa petite mère de lui tenir la tête très en dehors de l'eau. Et encore, la vapeur du bain trop chaud semble s'être condensée en petites gouttelettes sur son visage et le rose de ses joues s'est démesurément étendu. Rose pleure. Hélas! voilà donc le triste état auquel elle a réduit sa chère Virginie. Que les poupées sont donc à plaindre d'avoir de si imprudentes petites mères! Quel est le médecin qui guérira maintenant la pauvre Virginie! Cela fait pitié.

Le désespoir de Rose fait pitié aussi, et la bonne Gertrude s'émeut :

« N'ennuyez pas votre maman pour si peu, mademoiselle Rose, confiez-moi votre Virginie et les dix francs que vous avez dans votre porte-monnaie. J'enverrai Virginie chez un célèbre docteur qui remettra un autre corps à cette pauvre petite tête de cire. Virginie ne sera jamais jolie comme autrefois, mais elle existera encore, autrement qu'à l'état de souvenir. »

Il n'était pas besoin de gronder Rose; la punition qu'elle s'était infligée elle-même suffisait.

Ah! si la pauvre maman de Rose était là, tout cela n'arriverait pas. Les petites filles ont bien besoin, pour ne pas faire de sottises, de la présence de leur maman.

Sachant si peu prendre soin de ses propres affaires, vous croyez peut-être que Mlle Rose ne se mêlera point, dorénavant, de celles de ses voisins, et que ses expériences multiples l'ont corrigée. Ah bien oui!

Comme elle se croit, pendant la maladie de sa maman, la vraie maîtresse de maison, elle va et vient en quête d'occupation; elle tourmente les domestiques. « Avez-vous fait ceci? Avez-vous fait cela? » si bien qu'ils sont unanimes à lui répondre :

« Mademoiselle Rose, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde et laissez-nous à notre besogne, que nous connaissons mieux qu'une mauviette de votre taille. »

Étant donné que les domestiques sont là depuis bien avant la naissance de Rose et que Mme Desprez a toute confiance en eux, les prétentions de la fillette à régenter tout le monde autour d'elle nous paraissent bien exorbitantes, mais n'oublions pas que la pauvrette s'imagine agir pour le bien de chacun. Que ne se contente-t-elle de rendre les services qui sont à sa portée. Elle est si contente et elle travaille si gentiment quand elle exécute ce qui lui est demandé. Les petites filles sont faites pour obéir et non pour commander. Rien n'est joli comme de voir, par exemple, Mlle Rose mettre le couvert, ranger le dessert dans l'office, dresser une pyramide de biscuits, porter quelque friandise à maman, dans son lit, quérir le journal et le courrier de son papa, lui apporter ses pantoufles quand il rentre fatigué ou le cendrier pour secouer la cendre de son cigare quand il fume après son dîner. Il y a une foule de choses que Mlle Rose exécute mieux que personne et ses petits pieds alertes



ON CROIRAIT QUE SON CORPS A FONDU DANS LA BAIGNOIRE.
(PAGE 62.)

font les commissions avec une rapidité sans pareille. Elle devrait bien s'en tenir là, au lieu de vouloir faire plus, sans songer que, souvent, « le mieux est ennemi du bien », comme dit le proverbe.

Le *mieux* eût certainement été de ne jamais toucher au chapeau de son papa, le jour où, sous prétexte de le brosser, elle imagina de prendre eau, savon, cuvette et éponge et de frotter à tour de bras le chapeau neuf de son papa, sous prétexte qu'elle y avait aperçu un grain de poussière; après quoi, de cette même éponge, elle lava à grande eau ses petits souliers mordorés, qui devinrent aussitôt d'une vilaine couleur lilas rougeâtre sans aucun brillant et qui jamais plus ne redevinrent dorés.

Et cette fois où, pour aider la cuisinière, Rose mit du sucre dans le lapin cuisant dans la casserole, d'après ce principe que le sucre, étant une excellente chose, ne pouvait qu'améliorer le goût de tout ce que l'on mange! Et cette autre fois où, voulant ranger un grand bocal de cornichons auquel personne ne l'avait priée de toucher et qui était trop lourd pour ses petites mains, elle le laissa échapper, de sorte qu'il se brisa et que tout fut perdu! Et cette autre où, pour mettre de l'ordre dans les papiers de son papa, elle fit un tel « gâchis », comme disait Gertrude, que son papa, le plus patient papa du monde, s'emporta et mit sa fille en pénitence!

Pauvre petite Rose! Il lui en arriva, des mésaven-

tures, pendant la maladie de sa maman. Il était bien temps que Mme Desprez fût assez remise pour pouvoir veiller à son petit frelon, mais elle était longue à se remettre, la pauvre maman de Rose. Cependant elle allait mieux et le médecin commençait à lui permettre de faire, de temps en temps, un tour de jardin, et, pour lui donner des forces, de rester étendue au soleil pendant une heure ou deux. Elle était encore si faible que le médecin lui faisait force recommandations : « Ne prenez pas froid, couvrez-vous, avait-il dit, ne sortez jamais sans un châle que vous jetterez sur vos épaules au moindre froid », et Rose, enchantée d'être utile, n'oubliait pas de courir chercher le châle de sa maman à chaque sortie.

Pour une malade, le châle était lourd, et même Mme Desprez s'en plaignit un jour devant sa fille ; les franges aussi semblaient avoir été inventées uniquement pour ramasser dans le jardin des brindilles et de la poussière ; les petits doigts de Rose savaient très bien retirer ces brins d'herbe ou ces débris de feuilles des franges du châle, et elle le fit d'elle-même sans qu'on eût besoin de l'en prier, un après-midi, assise dans l'allée près de la charmille, auprès de la chaise longue sur laquelle reposait sa maman. Mme Desprez la complimenta et l'embrassa pour la récompenser. Cela, c'était une bonne idée, mais — toujours le mieux, ennemi du bien — Rose ne s'avisa-t-elle pas de réfléchir, une fois rentrée et

maman recouchée, que si ôter des franges d'un châle les brimborions qui s'y prennent comme dans un filet, lorsque le châle traîne par terre, était bien, trouver le moyen de supprimer complètement ces inconvénients de franges et de châles était encore mieux.

Or, ce moyen, Mlle Rose l'avait découvert toute seule.

Si le châle se salissait, c'est qu'il était trop long; maman l'avait dit elle-même, et cela la gênait qu'il fût trop long; mais si le châle était moins long, il ne se salirait plus, car les franges, ne traînant plus dans les allées, ne ramasseraient plus, comme de vrais balais pour les escaliers et pour les rues, la poussière, la boue, les feuilles sèches et les brindilles de la charmille. C'était là un raisonnement qui paraissait à Rose clair comme le jour. Or, qu'y a-t-il de plus facile que de remédier à l'inconvénient d'un objet trop long, quand cet objet est une étoffe comme une autre, après tout? Les ciseaux ont été inventés tout exprès pour cela, et il y a, sur le bureau de papa, une immense paire de ciseaux avec laquelle Rose raccourcira à merveille ce maudit châle, dont le poids et la longueur fatiguent sa pauvre maman bien inutilement

Couper et tailler les étoffes, c'est l'affaire des couturières et nul ne peut soutenir que Rose ne soit point une bonne ouvrière. N'a-t-elle pas fait son apprentissage pour la toilette de ses enfants, Virginie,



ELLE IMAGINA DE FROTTER A TOUR DE BRAS LE CHAPEAU NEUF DE SON PAPA. (PAGE 66.)

Angélina, Lily ou Zouzou? Maman est encore trop souffrante pour exécuter elle-même l'idée de Rose, si elle lui était soumise ; il est infiniment plus simple que sa petite fille lui épargne cette peine, puisqu'elle a des ciseaux, et tout ce qu'il lui faut pour cela, patience, persévérance, et, hélas ! tous les loisirs qu'a une petite fille inoccupée pour commettre toutes les bêtises imaginables.

Allonger le châle eût été au-dessus des forces de notre Rose, mais le raccourcir, pourquoi attendre au lendemain? Un autre des proverbes retenus par la fillette n'était-il pas : « Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. »

Rose sait si bien couper, découper, tailler, croit-elle, oublieuse des critiques de Gertrude, laquelle prétend que la fillette charcute, taillade, déchiquette et met en loques tout ce qu'elle peut « attraper ».

La veille, Rose n'a-t-elle pas confectionné un châle à sa fille, Mlle Virginie, pour la mener, elle aussi, au soleil, comme maman, reprendre des forces après la grande maladie causée par le fameux bain trop chaud? Ce châle, coupé dans un grand morceau d'indienne à fleurs, était vraiment superbe. Il fallait être Gertrude, qui toujours trouve à redire à tout, pour relever quelques petites imperfections. Je vous demande un peu ce que cela faisait que le carré ne fût point un carré parfait avec tous ses côtés de pareille grandeur. La trop grande régularité n'a jamais passé pour être



SI LE CHALE SE SALISSAIT, C'EST QU'IL ÉTAIT TROP LONG.

(PAGE 68.)

artistique. Quand on apporte à maman un bouquet monté, elle n'a rien de plus pressé que de le défaire, fleur par fleur, pour l'arranger gracieusement dans un vase et si, au salon, les chaises ou les fauteuils sont trop symétriquement placés, maman les remet aussitôt ainsi qu'elle l'entend, dans un savant désordre. L'oncle Paul a horreur de la ligne droite. Rose s'est donc montrée artiste à sa façon dans la confection du châle de Lily et elle peut s'engager sans crainte dans cette opération nouvelle.

Comment faut-il raccourcir le châle de maman? En le coupant tout autour? Non, il ne resterait plus de franges. Il suffira d'en enlever une pointe, cette fameuse pointe qui, traînante, balaye tout sur son passage, et, quoique l'étoffe soit bien dure pour les petits doigts de Rose et les gros ciseaux malaisés à tenir, au point de meurtrir la main de la fillette, elle s'acharne à son œuvre jusqu'à ce que cette pointe soit séparée du châle.

Vous eussiez bien étonné la pauvre petite en lui disant qu'elle vient d'abîmer un objet de valeur, un châle précieux auquel sa maman tient beaucoup.

Rose fut en effet excessivement surprise et encore plus chagrine quand son papa, survenant au moment où la chose était accomplie, et déjà fort peu content d'avoir trouvé son chapeau abîmé, se fâcha tout rouge et mit sa fille en pénitence, disant, par surcroît, que bientôt Mlle Rose n'aura pas laissé une seule sot-



IL SUFFIT D'EN ENLEVER UNE POINTE. (PAGE 72.)

tise à faire dans la maison. Elle les aura toutes faites pendant la maladie de sa maman, et, cela, sans penser à mal, rien que faute de réfléchir avant d'agir.

Rose a recours à son grand remède : les larmes, mais les larmes n'ont jamais avancé à rien. Les larmes ne redonnent pas à Virginie son corps de cire blanc et rose, les larmes ne font pas que papa ne soit obligé d'envoyer chez le chapelier son chapeau neuf; les larmes ne remplacent pas le cachemire ancien que maman aimait et que sa petite fille a perdu, pour le seul plaisir d'en faire à sa tête.

Rose pleure et répète :

« C'était pour faire plaisir à maman. Je ne savais pas, moi ! »

Nous ne l'ignorons point, qu'elle ne le savait pas, la pauvre mignonne. Ce n'est pas quand on a cinq ans, ni même six ou sept et davantage, hélas! qu'on en sait assez pour ne jamais se tromper !

« Heureusement, conclut M. Desprez, que tante Marie va venir. Rose se comportera un peu mieux, j'espère, avec sa tante auprès d'elle pour suppléer à sa pauvre chère maman malade. »

CHAPITRE IV

LA DERNIÈRE DES « BONNES » IDÉES DE Mlle ROSE

Tante Marie est venue. Vous pensez sans doute que sa présence suffit pour tenir en respect le petit animal sauvage qu'est Mlle Rose quand sa volonté est aux prises avec ce qui l'entoure. Pas du tout. Le moindre instant où Mlle Rose se trouve livrée à elle-même est mis à profit avec une promptitude merveilleuse. On a à peine tourné le dos qu'elle voit poindre une de ses bonnes idées et que — crac — sans perdre son temps en réflexion, quand elle juge une chose bonne à faire, elle l'exécute tout de suite. N'a-t-elle pas entendu blâmer une personne hésitante, indécise, lente à se décider et à agir! Ne dit-on pas couramment qu'on doit saisir l'occasion aux cheveux?...

Trop réfléchir est mauvais, certainement, mais ne pas réfléchir du tout est pire vraiment. Croyez-vous que si Rose eût appliqué un seul instant ses facultés de réflexion à considérer ce qu'elle allait faire

quand, devant l'aquarium peuplé de jolis petits poissons rouges que son papa lui a donné tout récemment, elle songe que ce ne doit pas être amusant de toujours vivre dans l'eau froide, elle eût eu l'idée de réchauffer cette eau pour le plaisir des susdits poissons? Croyez-vous, dis-je, que Rose eût mis toute une bouillotte d'eau bouillante dans cet aquarium, si elle avait pensé à deux fois à ce qu'elle entreprenait? Non! Verser de l'eau bouillante dans un aquarium, il fallait être Rose pour y songer, et, surtout, il fallait être Rose pour mettre à exécution cette idée malencontreuse. Le bon Dieu n'a jamais fait chauffer l'eau des rivières dans lesquelles vit heureux le monde des poissons! Mais M[lle] Rose, qui ne doute de rien, pense seulement :

« Les bains chauds ne sont pas bons pour les poupées de cire, parce qu'elles n'ont pas l'habitude de l'eau, mais les poissons ont l'habitude de l'eau, eux, et ce n'est pas l'eau qui pourrait jamais leur faire du mal; cela doit les ennuyer d'être toujours dans l'eau froide; à la fin, ils pourraient bien s'y enrhumer et personne ne leur donnerait de la tisane et des boules de gomme, s'ils s'enrhumaient par hasard, les pauvres petits! »

Je sais des petites filles qui, après avoir commis tant de maladresses, y regarderaient à deux fois avant de recommencer à en faire de nouvelles, mais la pauvre Rose n'en est pas encore là. Elle pourrait



CE NE DOIT PAS ÊTRE AMUSANT DE TOUJOURS VIVRE DANS L'EAU FROIDE. (PAGE 76.)

tout au moins demander conseil à tante Marie, ou à Gertrude, ou même à Médor, qui lui eût dit que c'était assez, pour un jour, de s'être servi du peloton de laine blanche du tricot de tante Marie comme de balle pour jouer avec lui. Elle pourrait aussi se rappeler qu'il lui était défendu de jeter quoi que ce fût dans l'aquarium, pas la plus petite miette de pain ou de gâteau et que, de sa vie, elle n'a touché à cette cage de verre trop lourde pour elle.

C'est miracle si elle ne jette pas l'aquarium par terre en le déposant sur la table voisine.

Elle y parvient pourtant. Ayant vidé à grand'peine un peu de l'eau dont il est plein, elle remettra à la place de l'eau chaude, et ce sera parfait. Les poissons rouges sont somnolents, engourdis; un peu de chaleur leur fera le plus grand bien. Juchée sur un fauteuil, Mlle Rose verse tout doucement, tout doucement, de haut, comme quand Gertrude réchauffe son bain.

D'abord ses jolis petits poissons rouges, qu'elle aime tant, ont eu l'air très contents. Ils ont sauté, sauté; ils se sont beaucoup remués, et ils nageaient tout autour de l'aquarium avec une grande vivacité. C'est évidemment leur manière de manifester leur joie. Rose est ravie, mais tout à coup ils sont tous venus à la surface et se sont couchés sur le dos.

Pourquoi cela?

Rose posant sa bouillotte sur la table, au détriment



D'ABORD SES JOLIS POISSONS ROUGES ONT EU L'AIR
TRÈS CONTENTS. (PAGE 78.)

du chêne ciré de cette table sculptée, observe de près le phénomène. Elle finit par prendre un de ses malheureux poissons et le tire de l'eau pour voir ce qu'il a et pourquoi il ne veut plus remuer. Cette fois, malgré son inexpérience, Rose comprend la triste vérité : ses poissons sont morts. Ils sont plus que morts, ils sont cuits, les pauvres poissons rouges de Rose.

« Ah! l'eau était trop chaude! » s'écria-t-elle en sanglotant.

Il est trop tard, ses larmes ne rendront pas ses poissons à la vie, ses poissons si gentils, morts, cuits, et par sa faute. Mieux vaudrait moins pleurer *après* et penser un peu plus *avant*. C'est ce que tante Marie s'efforce de lui faire comprendre.

Rose n'est pourtant pas bête, loin de là; elle est très intelligente, mais elle applique bien mal son intelligence, avouez-le, et elle est, bien mal à propos, contente d'elle, comme tout à l'heure, lorsque, un peu avant d'avoir constaté le désastre, elle se congratulait naïvement de son adresse à manier une lourde bouillotte pleine sans se brûler et sans rien renverser.

Tante Marie lui conte une foule d'histoires épouvantables sur les malheurs qui menacent les petites filles présomptueuses et volontaires. Mlle Rose écoute; mais elle se croit bien plus sage que toutes celles dont on lui conte les terribles mésaventures, ces



ILS SONT PLUS QUE MORTS, ILS SONT CUITS. (PAGE 80.)

nombreuses petites filles qui mériteraient de s'appeler toutes *Rose Frelon* et au sujet desquelles tante Marie a une foule de jolies images à montrer à Rose, afin de mieux graver dans son cerveau les dangers de la désobéissance. Qu'il y en a! Mlle Rose regarde, écoute, mais tante Marie n'obtient pas le résultat qu'elle cherche. L'histoire navrante des petites filles qui, ayant désobéi à leur maman, sont allées patiner sans permission sur la glace trop faible et sont mortes noyées misérablement, la glace ayant craqué sous leurs pieds, n'émeut nullement Mlle Rose. Elle pense : « Il ne peut pas m'en arriver autant; je n'aimerais pas du tout à m'aventurer sur la glace avec ou sans permission. »

Et si tante Marie parle de celles qui, voulant se raser, comme leur papa, quoiqu'on n'ait jamais ouï parler de petites filles barbues ni même moustachues, empoignent maladroitement un rasoir effilé et se font une grande estafilade sur la joue, heureuses encore de ne pas se couper le cou, dans leur folie, Rose soupire :

« Je ne serais pas si bête, tante Marie! les rasoirs, c'est bon pour les messieurs ou les barbiers. »

Si tante Marie passe à celles qui, non moins gourmandes qu'indisciplinées, tombent au fond d'un grand pot de mélasse au-dessus duquel elles agitent désespérément bras et jambes et risquent fort de mourir étouffées par trop de sucre, tant il est vrai

que, même des meilleures choses, pas trop n'en faut, Rose insinue qu'il n'y a pas autour d'elle de pot de taille à la contenir, quoiqu'il puisse y en avoir chez les épiciers, à la rigueur, et qu'il y ait encore en Espagne des jarres de taille à contenir un homme, comme celles où se cacha Ali-Baba.

L'aventure de la petite fille qui, munie d'une ligne faite d'une épingle recourbée au bout d'un fil, pêche successivement tous les poissons de son aquarium, fait rougir Rose qui reconnaît là un des tours dont elle serait fort capable, mais quant à cette autre coupable qui s'en prend à sa propre chevelure, qu'elle coupe, on ne sait pourquoi, probablement pour s'éviter le petit ennui de sentir sa bonne lui arracher quelques cheveux en peignant ses boucles blondes emmêlées par trop de jeux pendant la journée, Rose se récrie :

« Je t'assure, Tante, répète-t-elle, que je ne serais pas assez bête pour en faire autant ! »

Elle oublie, hélas! combien de fois elle a fait pire peut-être.

C'est en vain que tante Marie agite devant les yeux de Rose le spectre menaçant de Croquemitaine, emportant dans sa hotte les fillettes récalcitrantes à l'obéissance, celui du fouet, inventé dans tous les pays du monde pour corriger les enfants méchants, ou encore du gendarme qui, avec ses grandes bottes, son grand sabre, son grand chapeau et ses grandes mains est vraiment l'épouvantail des coupables.

Rose répond naïvement :

« Mais, Tante, je ne veux pas désobéir, je ne veux pas faire de mal ; je ne suis pas une criminelle ; je suis une pauvre petite Rose qui croit toujours avoir d'excellentes idées et en a souvent de très mauvaises. Je ne peux pas avoir peur de Croquemitaine ni du gendarme, puisque je n'ai jamais mauvaise intention. »

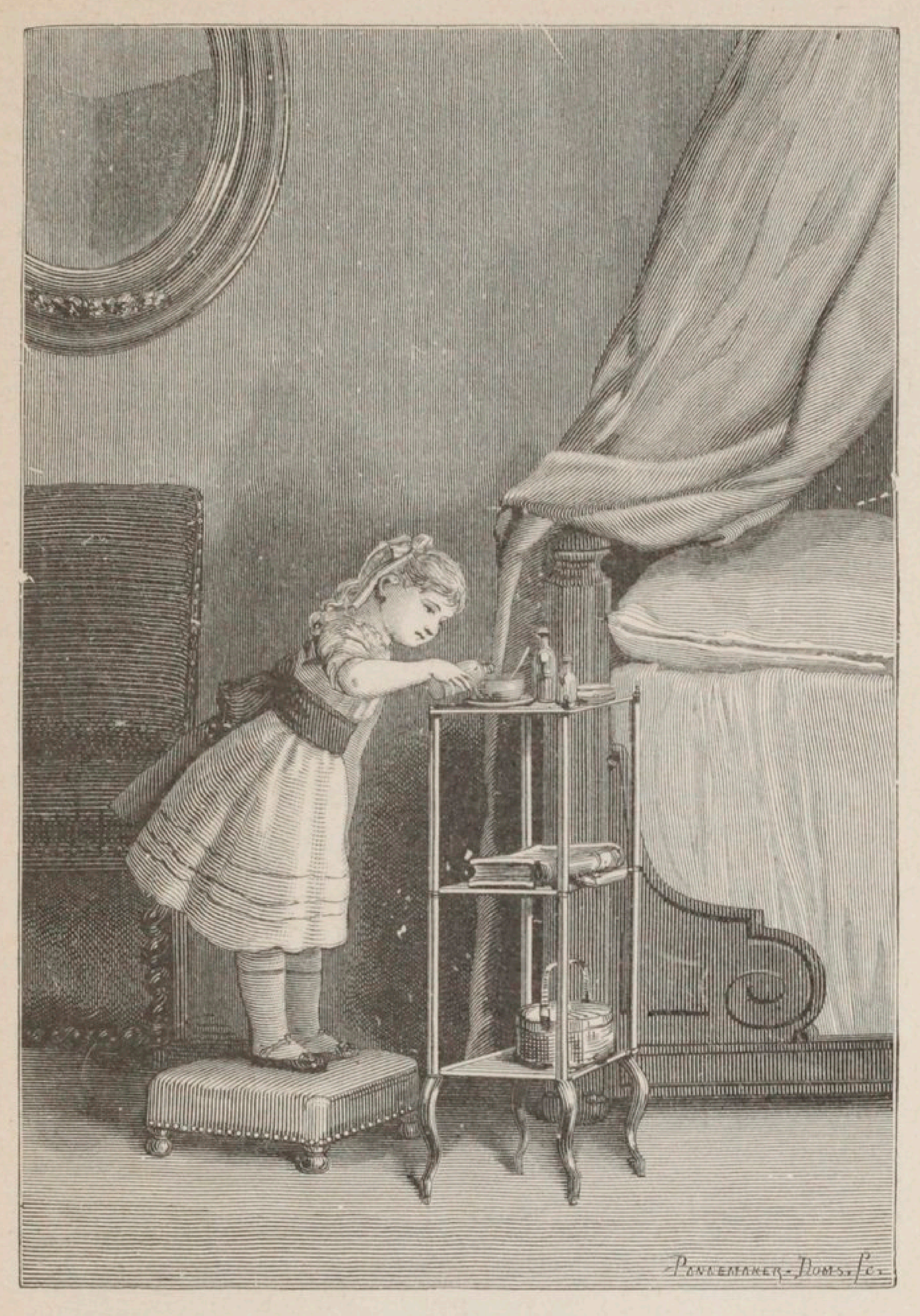
Elle se dit seulement ceci, c'est qu'il est plus que temps que maman soit guérie pour s'occuper de sa petite fille.

Tante Marie fait ce qu'elle peut pour apprendre à sa nièce que l'intention, si bonne qu'elle puisse être, ne suffit pas en ce monde.

Elle n'avait pas mauvaise intention, la petite fille qui, croyant entendre un voleur entrer dans la maison où elle se trouve momentanément seule, s'empare du fusil de son papa et... estropie pour la vie son petit frère.

Il n'avait pas mauvaise intention, ce petit garçon qui glisse à califourchon sur la rampe de l'escalier, malgré la défense, pour être plus vite auprès de sa maman et l'aider à porter ses provisions au retour du marché, mais le pauvre désobéissant paye de sa vie sa désobéissance.

Elle n'avait pas mauvaise intention, cette petite fille qui veut, pour éviter de la peine à sa maman, allumer toute seule le feu dans la cheminée, mais



PLUS IL Y EN AURA, PLUS TÔT PETITE MÈRE SE GUÉRIRA.

(PAGE 87.)

quand les allumettes, jetées de tous côtés, mettent le feu à la maison, qu'a-t-il servi à cette petite fille de n'avoir point eu mauvaise intention?

Mlle Rose, le doigt dans sa bouche, écoute et semble réfléchir, mais, au fond, elle pense encore :

« Jamais, moi, Rose, je ne ferai de *grosses sottises* comme toutes ces petites filles ou ce petit garçon! Les histoires de tante Marie sont des histoires inventées à plaisir par les grandes personnes pour faire peur aux enfants déraisonnables. »

Dorénavant, Rose ne se mêlera certes pas de ce qui ne la regarde pas ; elle se mêlera de soigner sa petite mère pour que la chère malade guérisse plus vite. Or, si jamais une petite fille voit clairement ce qu'elle doit faire, c'est bien lorsqu'elle s'efforce de remplir ses devoirs vis-à-vis de sa maman, de lui rendre un peu de ce que les bonnes mères donnent à leurs petits enfants sans compter, soins de tous les instants, et tendresse sans bornes.

Sûrement, Rose ne risque pas de s'attirer des gronderies en s'occupant uniquement de sa chère maman, en étant sa gentille petite garde-malade, en lui portant toutes ses tisanes et potions préparées par tante Marie.

Oui, mais le même esprit d'impatience qui préside au jardinage de Mlle Rose intervient bientôt dans sa conduite. Elle est très prompte, Rose, beaucoup trop prompte. Pour aider tante Marie, elle met tout de

suite elle-même toutes les gouttes de la potion du docteur dans la tasse de tisane de sa maman. Elle se dit que plus il y en aura et plus tôt sa petite mère guérira. Je vous demande un peu ce qui serait arrivé si tante Marie n'était pas survenue juste à temps pour voir l'action de Rose et empêcher que la tisane, préparée par l'enfant, fût donnée à la malade, qu'elle pouvait tuer au lieu de guérir.

Tuer, oui. Une petite Rose peut tuer sa maman chérie avec les meilleures intentions du monde, et les journaux ne racontent que trop souvent, hélas! des accidents affreux causés par les enfants, et atteignant, non seulement les coupables, mais encore bien des innocents autour d'eux. Ce ne sont pas des récits inventés à plaisir par des tantes Marie désireuses de corriger leurs petites nièces, c'est malheureusement la triste réalité. Petites filles imprudentes, désobéissantes, présomptueuses et folles, corrigez-vous, corrigez-vous bien vite avant que quelque malheur irréparable soit venu vous donner des remords et du chagrin pour toute votre vie!

Tante Marie a bien trop de raisons de n'être pas contente, et si elle gronde tant et tant sa petite nièce que Rose, éperdue dans son petit coin, n'ose presque plus respirer, ce n'est que justice.

« Comprends-tu combien c'est grave, lui dit à la fin tante Marie, de vouloir faire ce qu'on ne sait pas. Vois-tu ta petite mère plus malade et peut-être pire

que malade par ta faute! N'est-ce point assez pour toi d'avoir causé la mort de tes poissons, après avoir estropié Mlle Virginie! »

La bonne petite Rose, qui adore sa maman, est désespérée :

« Tante Marie, dit-elle, il faut prendre une corde et m'attacher les mains pour que je ne fasse plus jamais de bêtises. »

Et comme tante Marie répond que les mains ne sont pas les plus coupables, qu'elles n'ont fait qu'exécuter les idées — soi-disant si bonnes — de Mlle Rose, Mlle Rose s'écrie :

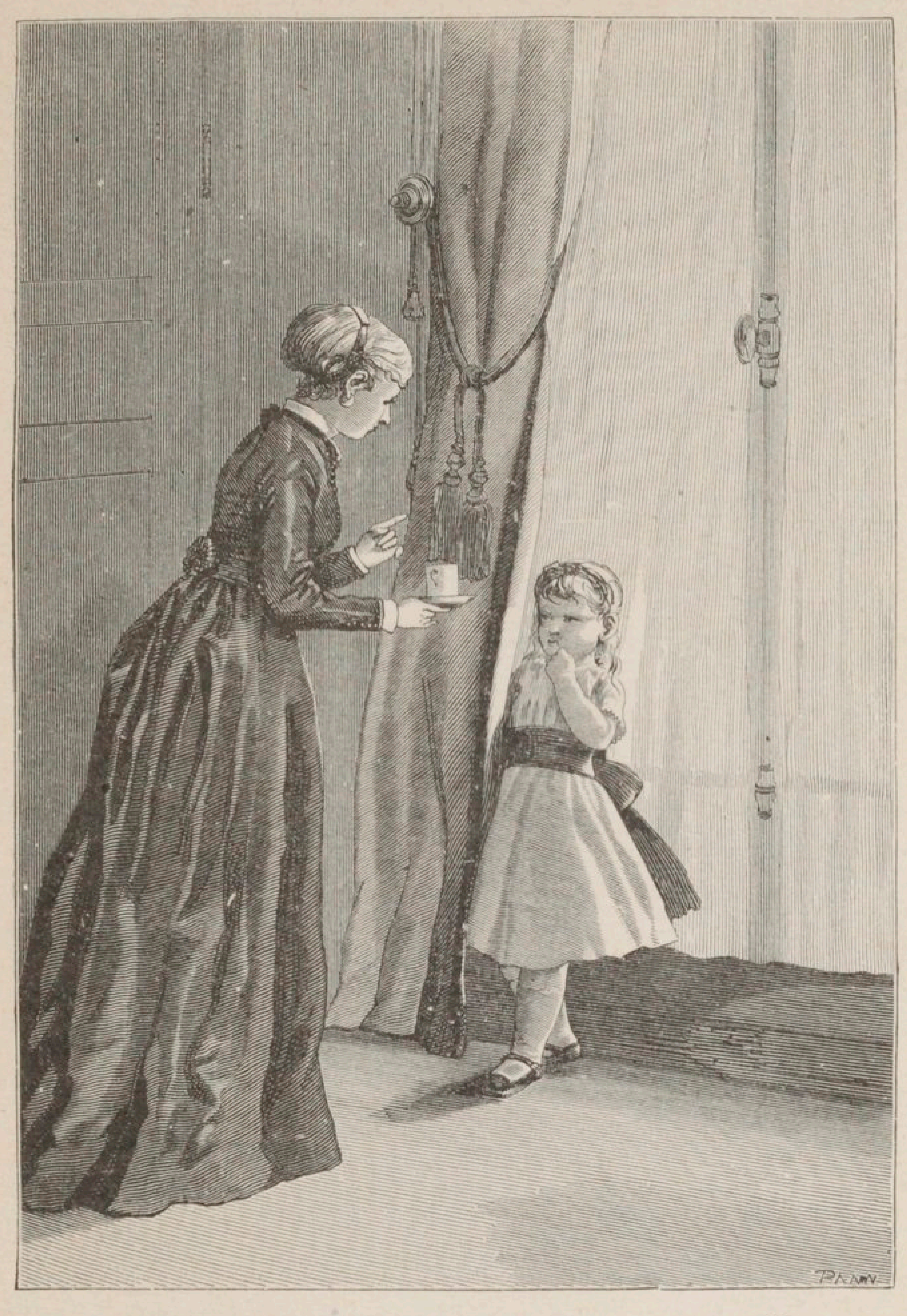
« Il faut mettre d'autres idées, vraiment bonnes, celles-là, dans ma mauvaise petite tête, à la place de celles qui y viennent toutes seules.

— Tu as raison, dit tante Marie, c'est ce à quoi nous allons tâcher toi et moi. Les petites filles qui font tant de sottises sont la plupart du temps des petites filles inoccupées; nous allons introduire dans ta vie un peu d'occupations sérieuses. »

A ce mot de *sérieux*, Mlle Rose fit un peu la grimace, mais elle avait eu si grand'peur du malheur qu'elle avait failli causer qu'elle se sentait corrigée « *pour de bon* » et, comme s'il se fût agi d'une médecine difficile à prendre, elle dit, fermant les yeux :

« Oui, Tante Marie, je l'avalerai, ton remède.

— Quand ta chère maman sera tout à fait remise, il faut, continua tante Marie, que nous ayons d'autres



TANTE MARIE A BIEN TROP DE RAISONS DE N'ÊTRE PAS CONTENTE. (PAGE 87.)

choses à lui dire que de lui conter les petites et les grosses sottises de sa fillette. Si, par exemple, Mlle Rose, qui aime les surprises, faisait à sa petite mère la surprise d'apprendre à lire ?

— Mais je sais mes lettres! s'écria Rose très fière.

— Cela ne s'appelle pas encore savoir lire, répliqua tante Marie ; j'entends que tu lises une histoire couramment dans très peu de temps. Je te donnerai de ces albums de Mlle Lili et de son cousin Lucien qui, tous, sont si jolis qu'il n'est pas exemple de petite fille les ayant entre les mains sans avoir aussitôt le désir de lire elle-même les belles histoires qui accompagnent de jolis dessins. »

Mlle Rose battit des mains.

« Ce n'est pas tout, poursuivit tante Marie, as-tu jamais pensé que si le bon Dieu t'envoyait une petite sœur ou un petit frère, tu aurais des devoirs envers eux?

— Ah! une petite sœur, interrompit Rose, ravie, n'entendant même pas la fin de la phrase, quand on ira chez le marchand de petits frères et de petites sœurs, il faudra dire : Rose veut une petite sœur, pas un petit frère!...

— Que dirais-tu, reprit tante Marie sans relever l'interruption, que dirais-tu d'apprendre à tricoter, au lieu d'emmêler mes pelotes de laine blanche, et de tricoter toi-même quelque chose pour ce cher petit bébé qui peut venir? »

Mlle Rose, pleine d'ardeur comme toujours, applaudit à ces deux projets et tante Marie lui donna tous les jours une double leçon, tout en lui parlant sérieusement, comme à une grande petite fille, de ses devoirs futurs. Elle ne serait plus un bébé dorénavant, elle serait *la grande sœur,* tenue de donner le bon exemple et de n'avoir jamais, pour le bébé nouveau, de ces si bonnes idées de Mlle Rose qui sont aptes à causer tant de mal.

Mlle Rose comprenait parfaitement et, de jour en jour, elle devenait meilleure et plus raisonnable. Ses enfants, Virginie, Angélina, Lily et Zouzou recevaient ses confidences : Finies, les bonnes idées acceptées sans réflexion, Rose était corrigée par l'expérience, par l'amour filial surtout; elle n'acceptait, en fait d'idées pour les mettre à exécution, que celles qui étaient au préalable approuvées par tante Marie, et cela valait infiniment mieux pour tout le monde.

Il arriva, après bien des efforts patients de la part de tante Marie et de sa nièce, que Rose put lire toute seule de merveilleuses histoires écrites pour les enfants et leur parlant de tout ce qui peut les intéresser. Ce jour-là, Rose, ayant pris goût à l'étude, était sauvée. Il arriva aussi un moment où maman fut tout à fait guérie, et où — double bonheur — une adorable petite sœur vint donner à Mlle Rose le plus aimé des joujoux.

Il arriva, dis-je, un jour où Rose, bien décidément corrigée, reçut la récompense de ses heures d'efforts courageux, un jour où, toute la famille étant réunie auprès de M[me] Desprez, étendue sur sa chaise longue, la chère petite sœur dormant paisiblement dans son berceau bleu et blanc, M[lle] Rose, dans les bras de sa maman, exhiba sa science nouvelle. Elle lut, toute seule, un chapitre des si belles *Aventures de Monsieur Tom Pouce* à son papa et à sa maman émerveillés ; tante Marie écoutant, satisfaite, et Médor ponctuant la lecture d'aboiements joyeux qui semblaient des applaudissements.

Un jour où M[lle] Rose fit admirer le fameux tricot pour la petite sœur, ouvrage auquel il y avait nombre de fautes, mais qui n'était pas déjà si mal fait pour une commençante, mais où M[lle] Rose, comblée d'éloges, mangée de baisers, eût dû être au comble du bonheur, il arriva ceci qu'elle fondit en larmes :

« Maman chérie, tu ne sais pas tout ce que j'ai fait, ou failli faire dans ma manie de croire tout savoir, pendant que tu étais malade. »

Et elle confessa toutes les « petites ou grosses sottises » qu'elle avait faites, y compris celle qui eût pu avoir des conséquences si graves sans l'intervention de tante Marie, celle qui pèse sur le cœur de Rose comme une grande, lourde pierre. Comment Rose pourrait-elle accepter des éloges quand elle sait si bien qu'elle a été désobéissante, à tant de reprises!



Mlle ROSE CONFESSA TOUTES LES « PETITES OU GROSSES SOTTISES ». (PAGE 92.)

Heureusement sa sagesse présente a fait oublier toutes les bévues passées, et il y a longtemps que maman a pardonné, comme papa son chapeau neuf, comme l'oncle Paul son tableau, comme tante Marie son tapis, comme Médor ses moustaches teintes d'encre, comme Virginie, qui a, depuis hier, un corps tout nouveau...

Tante Marie rend justice à la bonne volonté de son élève. Mlle Rose n'a plus qu'à continuer à être sage, pour sa maman, pour son papa, pour sa tante qui l'a corrigée, pour sa petite sœur, à qui elle doit le bon exemple, pour sa famille de poupées même, et pour Gertrude et pour tous ceux qui l'entourent, pour elle-même enfin, pour son propre bonheur, comme pour celui des autres.

Le petit frelon n'est plus un frelon malfaisant et nuisible, que craignent les abeilles laborieuses; il est devenu une petite travailleuse réfléchie et raisonnable.

Maintenant, surtout, Rose sent que jamais, au grand jamais, on n'ajoutera un seul chapitre à ceux, déjà trop nombreux, des mésaventures causées par l'exécution de ses *bonnes idées*.

Maman est guérie, la vie ordinaire va reprendre son cours, et Rose va revivre, heureuse, sous l'œil de sa chère maman jusqu'à ce qu'elle soit assez grande pour savoir, enfin, à elle toute seule, ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire.

Jacques Lermont.

LES ENFANTS
AU BALLON ÉLASTIQUE

Un après-midi, trois enfants jouaient au ballon, dans un des squares de Brighton, toujours rempli de bébés. Leur ballon, orné de raies multicolores, était si gros, que le plus jeune des enfants, un petit garçon de cinq ans, avait peine à le tenir dans ses bras. Son frère et sa sœur, qui paraissaient âgés d'environ sept et neuf ans, très bons pour lui, faisaient attention à ne pas le bousculer dans leurs jeux, et laissaient tomber leur ballon tout exprès à sa portée pour que le petit homme eût le plaisir de l'attraper quelquefois. Ils étaient si gentils que leur institutrice, assise sous un arbre, à quelques pas d'eux, pouvait continuer sa lecture sans être jamais dérangée pour apaiser une querelle ou régler une contestation.

Pendant qu'ils s'amusaient ainsi, un monsieur, une dame et deux petites filles pénétrèrent dans le square par la porte la plus rapprochée d'eux. Les nouveaux

venus ne connaissaient probablement personne, car ils se promenèrent dans les allées sans se joindre à aucun des groupes de joueurs. La plus jeune des deux petites filles marchait tranquillement entre son père et sa mère ; mais l'aînée, s'attardant derrière eux, jeta un regard d'envie vers les heureux enfants qui jouaient sur le gazon, et particulièrement ceux qui faisaient voler en l'air leur ballon aux mille couleurs. Elle avait environ huit ans et était très jolie avec ses longs cheveux noirs, et ses yeux vifs et brillants qui semblaient tout voir et tout remarquer à la fois.

Elle resta un moment immobile ; puis, courant après ses parents :

« Maman, maman! cria-t-elle, voulez-vous vous arrêter un instant? je voudrais vous dire quelque chose. »

M. et Mme Fielding se retournèrent. « Qu'y a-t-il, Alice?

— Maman, puis-je demander à ces enfants s'ils veulent que je joue avec eux?

— Ma chère petite, répondit sa mère, vous savez parfaitement que je ne vous laisse jamais jouer avec des inconnus.

— Mais, maman, ils ont l'air si bien élevés! je suis sûre qu'ils vous plairaient.

— Je n'en ignore pas moins qui ils sont.

— Je le leur demanderai, si vous voulez, s'écria

Alice. Cela ne me ferait rien du tout de leur demander leur nom.

— Peut-être bien, dit son père en riant; mais ils vous trouveraient très indiscrète. Et croyez-vous que leur institutrice jugerait très bien élevée la petite fille qui viendrait leur dire : « Qui êtes-vous? » Non, non, Alice, c'est impossible, résignez-vous de bonne grâce à n'avoir pour toute distraction qu'une promenade avec nous ou une partie avec Constance.

— Il est vraiment un peu triste pour elles deux de voir tous ces jeux sans pouvoir y prendre part, dit Mme Fielding à son mari ; heureusement, j'attends les Conyngham aujourd'hui ou demain.

— Leurs enfants ne sont-ils pas à peu près de l'âge des nôtres?

— Quels enfants, maman? demanda Constance.

— Des enfants de personnes que je ne connais pas, mais qui sont des amis de votre tante Marie ; j'espère que vous aurez bientôt des compagnons de jeu. »

Alice, restée en arrière, n'avait pas entendu cette conversation. Constance l'appela, en lui disant gaiement que sa mère avait une bonne nouvelle à lui annoncer. Mais Alice était dans une telle disposition d'esprit qu'elle ne voulait être contente de rien. Elle était tout à fait sûre que les petits Conyngham lui déplairaient ; elle aimerait même mieux ne pas les connaître ; la seule chose qu'elle désirait était de faire la connaissance des enfants au ballon élastique, et si

elle ne pouvait pas jouer avec ceux-là, elle préférait s'amuser seule.

« Très bien, répondit Mme Fielding, vous ne jouerez avec les petits Conyngham qu'autant que cela vous fera plaisir; il me semble cependant que vous êtes bien pressée de dire qu'ils ne vous plairont pas; vous feriez mieux d'attendre de les connaître avant de donner votre avis sur eux. »

Mais Alice était convaincue qu'elle ne les aimerait jamais, qu'ils seraient désagréables et peut-être méchants, et, en résumé, tout le contraire des jolis enfants blonds qui jouaient au ballon.

« Je vous en prie, papa, venez les voir. Et vous, maman, voulez-vous venir aussi? »

Mais Mme Fielding était fatiguée et elle s'assit ainsi que Constance.

Les enfants jouaient encore lorsque Alice et son père arrivèrent près d'eux, et M. Fielding voulut bien admettre qu'ils paraissaient très gentils et très bien élevés; mais cela ne suffit pas pour qu'il permît à Alice d'aller jouer avec eux, comme celle-ci l'avait espéré. Elle retint son père le plus longtemps possible dans l'espoir qu'il finirait par céder à ses désirs; cela ne servit à rien. Alice dut se décider à partir. Elle ne le fit que bien à contre-cœur, et après avoir encore jeté un long regard d'envie sur les enfants qui l'attiraient si fortement.

La maison que M. et Mme Fielding avaient louée

était presque en face de sorte qu'ils n'avaient qu'à traverser la rue pour être chez eux. Sur la table du salon se trouvaient une lettre et des cartes de visite au nom de M. et Mme Conyngham :

« Mes enfants, dit Mme Fielding, vous n'aurez pas longtemps à attendre vos nouveaux amis », et elle ajouta, après avoir lu la lettre :

« Mme Conyngham me prie de lui amener demain une de mes petites filles, pour faire connaissance avec ses enfants.

— Une seulement? demanda Constance en poussant un petit soupir, car elle connaissait la règle : *les aînés d'abord*. Alors, je suppose que ce sera Alice?

— Ce devrait être elle, répondit sa mère ; mais elle paraît si mal disposée pour les petits Conyngham que je ne sais pas si elle désire aller les voir. Qu'en dites-vous, Alice? »

Alice tenait la carte de visite, et l'examinait attentivement.

« Je suis sûre, dit-elle d'un air pincé, que Mme Conyngham ne me plaira pas et que je ne lui plairai pas non plus ; ses cartes sont laides et minces comme du papier, ce n'est pas distingué; ses enfants ne seront pas mieux.

— Je n'en suis pas si sûr que vous, dit M. Fielding, très mécontent du singulier ton qu'avait pris sa fille ; ainsi, je connais des petites filles qui ne sont

quelquefois rien moins que distinguées, et cependant leur mère est la distinction même. »

Alice, toute déconcertée, alla se mettre à la fenêtre pour cacher sa rougeur. Elle vit passer devant elle les trois enfants blonds qu'elle avait tant regardés. L'aîné portait le pliant de son institutrice, la petite fille son livre, et le tout petit garçon pliait sous le poids du ballon. Alice les entendit projeter d'aller le lendemain sur la grève faire des châteaux de sable.

« Comme ils s'amuseront! Ah! si je pouvais seulement me joindre à eux! »

Sa mère la tira de sa rêverie en lui disant :

« Eh bien! Alice, qu'avez-vous décidé? Viendrez-vous demain avec moi?

— Non, maman, je vous remercie, répondit Alice; je suis certaine que je n'aurai jamais envie de connaître les petits Conyngham. »

Le temps était magnifique le lendemain matin, Alice et Constance allèrent sur la plage après que leur mère leur eut acheté des petites pelles et des petits seaux comme en ont tous les enfants qui sont au bord de la mer.

Ce que vit Alice tout d'abord sur la plage, ce furent les trois enfants aux cheveux blonds qu'elle avait tant remarqués au square et qui s'amusaient ensemble comme la veille. Ils avaient attaché une ficelle autour de leur ballon, qu'ils lançaient le plus loin pos-

sible dans la mer; puis ils ramenaient doucement la ficelle à eux, et le ballon semblait leur revenir poussé par les vagues. A distance on ne distinguait pas la ficelle, et Alice se demanda pourquoi leur ballon n'était jamais emporté au large.

« Quels charmants jeux ils ont! soupira-t-elle.

— Qui, ma chérie? demanda sa mère.

— Les enfants que je désirerais tant connaître, répondit Alice d'un ton désespéré.

— Jouons toutes deux, lui dit Constance; nous nous amuserons bien aussi. »

Alice n'en avait guère envie ; pourtant les nouveaux jouets finirent par la tenter, et elle prit plaisir à creuser des trous dans le sable et à ramasser des coquillages qu'elle mit dans son petit seau.

La mer baissait rapidement; aussitôt que le sable mouillé fut assez sec pour que leur institutrice leur permît de courir dessus, les enfants au ballon élastique commencèrent à bâtir un château.

Lorsque Alice les eut aperçus dans cette nouvelle occupation, son propre jeu cessa de lui plaire, et elle suivit tous leurs mouvements avec le plus grand intérêt. Ce fut en vain que Constance essaya d'attirer son attention; imperceptiblement sa sœur s'écartait d'elle pour se rapprocher des autres.

Constance, fâchée, l'appela plusieurs fois ; puis, voyant que ses efforts ne servaient à rien, elle se mit à jouer seule.

Un peu avant, M. Fielding avait demandé à sa femme de venir avec lui sur l'Esplanade.

« Les enfants ne risquent rien ici, lui avait-il dit, et, d'ailleurs, nous les surveillerons du haut de la falaise. »

Constance se trouva tout abandonnée lorsqu'elle s'en aperçut, et elle appela encore une fois sa sœur; mais celle-ci était déjà loin d'elle, entre la mer et l'endroit où les enfants bâtissaient leur château. Elle s'en rapprochait peu à peu, et Constance se demandait si elle ne leur parlait pas tant elle en était près, lorsque, lasse d'attendre, elle se remit à faire un beau pouding de sable dans lequel elle enfonça de petits cailloux qui ressemblaient tout à fait à des raisins.

Tout à coup, quelqu'un passa en courant à côté d'elle et se jeta sur le sable en la poussant si brusquement que l'enfant fut à demi renversée. Elle se retourna effrayée et fut très étonnée de reconnaître en ce quelqu'un Alice, qui, les joues très rouges et les yeux étincelants, paraissait hors d'elle.

« Oh! Alice, que vous m'avez fait peur! s'écria Constance. Mais, qu'avez-vous donc?

— Qu'est devenue maman? demanda Alice sans répondre à sa question.

— Elle est là-haut, répondit Constance en montrant du doigt l'Esplanade.

— A quel endroit? » s'écria Alice brusquement.

Constance lui désigna la place où M. et Mme Fiel-

ding étaient assis, puis ajouta : « Là-haut, avec papa qui est venu la chercher tout à l'heure. »

Alice rougit profondément et parut effrayée.

« Qu'avez-vous? » répéta Constance de plus en plus surprise.

Sa sœur refusa d'abord de lui répondre; mais, pressée de questions, elle finit par avouer ce qui lui était arrivé.

Lorsqu'elle s'était éloignée, elle avait l'intention d'aller seulement un peu plus près des enfants pour mieux les voir et de ne rester qu'un moment ; mais plus elle s'approchait, plus leur jeu devenait tentant. Ils avaient fait un charmant château de sable sur les murs duquel ils avaient incrusté de petits galets blancs et des coquillages, et quand Alice arriva auprès d'eux, ils étaient occupés à creuser tout autour un grand fossé que les vagues se chargeaient de remplir d'eau. Le fossé fini, ils décidèrent qu'ils poseraient leur ballon au sommet du château, de manière à former une espèce de dôme, et le plus petit courut le demander à leur institutrice, qui était restée assise sur la plage.

A ce moment, Alice voulut regarder l'aspect du château d'un autre côté, et elle alla se poster entre la mer et les enfants. Découvrant alors que sa mère n'était plus là, elle se sentit une envie folle de prendre part au jeu des enfants. Cependant, comme elle n'était pas à son ordinaire désobéissante, elle combattit

bravement la tentation, et fit quelques pas du côté de Constance ; mais, au même instant, les enfants, qui avaient fini leur œuvre, y plantèrent tout en haut un petit pavillon en poussant des cris de joie et des hourrahs. Alice se retourna et ne put s'empêcher de crier aussi : « Hourrah ! »

« Maintenant, nous allons l'abattre, » dit l'aîné des petits garçons, et ils envoyèrent une pluie de pierres contre les murs de sable. Alice, enivrée, courut à la petite fille et lui dit :

« Oh! puis-je vous aider à l'abattre ? »

L'enfant leva les yeux d'un air surpris et, se reculant un peu, répondit poliment, mais très froidement : « Maman nous défend de jouer avec des étrangers. » Elle avait à peine fini sa phrase qu'Alice avait fui vers Constance ; ses joues étaient devenues brûlantes, et je crois bien qu'il y avait des larmes de honte dans ses yeux.

Sa sœur Constance ne savait comment la consoler lorsque son père les appela toutes deux. Constance courut gaiement vers M. Fielding, mais Alice la suivit tristement, en se disant encore : « Oh! mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas restée tranquille auprès de ma sœur? Que va dire maman? »

Constance racontait déjà avec animation tout le plaisir qu'elle avait pris à jouer sur le sable.

« Et comment se fait-il, Alice, que vous ayez laissé



« OH! PUIS-JE VOUS AIDER A L'ABATTRE? » (PAGE 104.)

cette pauvre Constance toute seule? » dit Mme Fielding.

Alice baissa la tête et devint écarlate.

« J'ai quelque chose à vous dire, maman, fit-elle très bas.

— Préférez-vous pour cela attendre que nous soyons rentrées à la maison? lui demanda sa mère, car Alice paraissait si agitée qu'elle craignait une scène de larmes devant tout le monde.

— Oh! non, je ne peux pas attendre plus longtemps, j'aime beaucoup mieux vous le dire tout de suite. Maman, j'ai été très méchante, j'ai fait ce que vous m'avez bien défendu hier; je suis allée demander à ces enfants de jouer avec eux. »

Et Alice regarda sa mère pour voir si elle paraissait *très* fâchée. Mme Fielding répondit avec beaucoup de calme :

« Je suis contente que vous m'ayez dit la vérité, Alice, il eût été inutile d'essayer de me le cacher; je vous avais vue.

— Et étiez-vous bien fâchée? balbutia Alice.

— J'étais plus affligée que fâchée, je ne vous supposais pas capable d'une pareille désobéissance. Votre père n'en pouvait croire ses yeux lorsqu'il vous a vue parler à la petite fille. »

Les yeux d'Alice se remplirent de larmes.

« Que vous a-t-elle donc répondu pour que vous vous soyez sauvée si vite? » ajouta Mme Fielding.

Alice baissa davantage la tête, et sa réponse fut faite d'une voix si basse que sa mère l'entendit à peine ; mais on ne la gronda pas davantage. Mme Fielding, qui savait combien elle était fière, jugea qu'elle était assez punie comme cela.

« Eh bien, dit M. Fielding à déjeuner, qui est-ce qui vient avec nous voir les petits Conyngham ?

— Constance, répondit sa femme. Alice a déclaré qu'elle n'avait pas envie de les connaître. »

Lorsque Alice vit tout le monde prêt à sortir, elle ne put s'empêcher de regretter ses paroles de la veille.

Le temps lui parut bien long pendant près d'une heure et demie qu'elle resta seule ; sa faute lui pesait encore sur la conscience, et ni ses livres ni ses jouets ne parvenaient à la tenter. Enfin elle entendit la voix de ses parents.

« Où est Constance? » s'écria-t-elle en n'apercevant pas sa sœur.

— Avec les petits Conyngham, et je crois qu'elle reviendra tout juste à l'heure de se coucher.

— Oh! quel ennui! Je ne pourrai jouer avec personne aujourd'hui.

— Et je crains que vous n'ayez non plus personne pour vous mener promener, ajouta Mme Fielding, car nous devons faire, votre père et moi, une promenade en voiture avec Mme Conyngham. Mais n'oubliez pas, Alice, que c'est par votre volonté que vous n'êtes pas allée voir les petits Conyngham. »

Alice demeura silencieuse, puis elle demanda :

« Sont-ils gentils?

— Oui, ils paraissent de charmants enfants ; d'ailleurs, je ne les ai vus qu'un instant, et Constance pourra mieux que moi vous renseigner.

— Sont-ils blonds ou bruns ? Combien y en a-t-il? Des petits garçons ou des petites filles? Et quel âge ont-ils ?

— Vraiment, Alice, vous êtes bien curieuse, vous qui ne vouliez pas connaître les petits Conyngham et étiez certaine qu'ils ne vous plairaient pas, dit M. Fielding. Si vous désirez réellement les voir, vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre ; je crois me rappeler qu'ils ont projeté d'aller au square. »

Et certainement il était très bizarre, comme le remarqua M. Fielding, que la remuante Alice, après avoir refusé obstinément de connaître ces enfants, se résignât à passer tant de temps à la fenêtre dans le seul but de les apercevoir.

Une voiture s'arrêta à la porte, et on vint dire à sa mère que Mme Conyngham l'attendait au salon.

Alice eut presque envie de demander la permission d'aller rejoindre Constance et les petits Conyngham lorsqu'ils seraient dans le square ; mais son amour-propre la retint ; elle embrassa sa mère sans parler.

Mme Fielding était à peine sortie de la chambre que les yeux de la petite fille tombèrent sur « les enfants

au ballon élastique », à la même place que la veille. Alice tourna vivement la tête d'un autre côté, et ses joues devinrent toutes rouges lorsqu'elle songea à la manière dont la petite lui avait dit : « Maman nous défend de jouer avec des étrangers. » Un instant après elle regarda de nouveau. Oui, c'étaient bien eux qui en rond se jetaient le ballon de l'un à l'autre aussi vite que possible. Comme ils devaient s'amuser! Mais quoi! ils sont quatre aujourd'hui. Ont-ils donc une autre sœur, ou est-ce une amie qui joue avec eux? Comment se fait-il que la nouvelle venue soit si familière aux yeux d'Alice? Pourquoi lui semble-t-il si bien connaître les longs cheveux bruns, le chapeau, la robe et toute la petite fille?

Cela se peut-il? — Est-ce bien elle? — Oui, c'est Constance, sa propre sœur, qui est avec les enfants et paraît si intime avec eux.

« Oh! que c'est mal à elle! s'écrie Alice. Comment a-t-elle pu, après ce qui m'est arrivé, oser leur demander de jouer avec eux? »

Et, oubliant sa propre désobéissance dans son indignation contre celle de sa sœur, elle descend l'escalier quatre à quatre.

« Maman, maman! crie-t-elle en arrivant juste avant que la porte se soit refermée sur Mme Fielding, arrêtez un peu, je vous en prie; et venez là-haut, j'ai à vous montrer quelque chose.

— Eh quoi! remonter encore une fois? » dit

Mme Fielding en souriant, tandis qu'elle suit Alice.

Celle-ci la conduit vers la fenêtre, et lui montrant le groupe d'enfants : « Regardez, » s'écrie-t-elle ; sa mère ne paraît ni étonnée ni mécontente, et dit :

« Je ne vois rien d'extraordinaire, Alice.

— Regardez Constance ! Avez-vous jamais vu désobéissance plus grande ?

— Plus grande que la vôtre hier ? non, Alice. Est-ce de cette désobéissance que vous voulez me parler?

— Non, maman, je parle de Constance.

— Vous vous trompez, Constance ne désobéit pas. Je vous ai défendu de jouer avec des enfants que je ne connais pas, mais je connais ces petits garçons et cette petite fille.

— Quoi! maman, vous connaissez les enfants au ballon élastique !

— Mais oui, Alice, je les connais maintenant. Ces enfants *au ballon élastique*, comme vous les appelez, sont les petits Conyngham. »

Toute autre personne que sa mère eût ri de voir la figure d'Alice en ce moment, tant elle présentait un mélange bizarre de sentiments opposés.

Lorsqu'elle eut recouvré la voix, elle adressa une série de questions à sa mère ; mais celle-ci ne put y répondre, car son mari l'appelait en lui demandant si elle oubliait que Mme Conyngham attendait. Mme Fielding, obligée de partir en toute hâte, l'embrassa et lui donna la permission d'aller rejoindre sa sœur, car

elle trouvait l'enfant suffisamment punie sans lui infliger encore l'ennui de rester toute seule lorsqu'elle pouvait enfin satisfaire ses plus chers désirs.

Mais les fautes contiennent en elles leur propre punition ; on ne peut mal agir sans échapper à la *Justice des choses;* quoique Mme Fielding eût pardonné avec tant de bonté, Alice devait subir les conséquences de sa désobéissance.

Tout ahurie, elle songeait :

« Comment vais-je les aborder? Oh! je voudrais n'avoir pas été si sotte ! »

Lorsque la voiture où étaient son père et sa mère avec Mme Conyngham passa près du square, les petits garçons agitèrent leur chapeau, et Constance et l'autre petite fille envoyèrent des baisers à leurs parents. A cette vue, Alice reprit courage tout à coup.

Elle sauta dans la chambre comme une petite folle, puis courut chercher son chapeau.

« Où allez-vous, mademoiselle Alice? lui demanda sa bonne.

— Ne me retardez pas. Je vais dans le square et je suis très pressée, s'écria Alice, qui craignait de s'entendre dire qu'il fallait se recoiffer ou changer de bottines.

— Vous allez au square comme cela, mademoiselle? Regardez! vous avez encore les souliers que vous mettez pour courir au bord de la mer, et la robe que vous avez tachée en jouant avec le sable mouillé.

— Qu'est-ce que cela fait? Je suis déjà trop en retard, je ne puis attendre.

— Je suis sûre que Madame ne vous laisserait pas sortir ainsi. Vous feriez mieux de changer de robe.

— Oh! Bessy, cela me prendrait trop de temps! Je ne peux pas. »

Et la petite fille pleurait presque d'impatience.

Bessy commença à se fâcher à son tour.

« Il ne faut pas que vous alliez au square dans une toilette négligée, mademoiselle. Vous savez bien que Mlle Constance a sa robe de mousseline et son beau chapeau blanc. »

Avant qu'elle eût fini sa phrase, Alice était en bas de l'escalier : « Je suis sûre que maman ne me dira rien, pensait-elle, Bessy est toujours de mauvaise humeur. » Cependant elle n'avait pas la conscience tout à fait tranquille, et elle ne put s'empêcher de penser que Bessy eût bien dû ne pas venir juste à ce moment-là.

« Tout va de travers aujourd'hui, murmura-t-elle. C'est bien la journée la plus désagréable que j'aie jamais passée. »

Lorsque les enfants sont de mauvaise humeur, c'est toujours comme cela; ils aiment mieux se dire que tout le monde a tort et que tout va de travers, plutôt que de s'avouer que la faute vient d'eux.

Elle traversa la rue et ouvrit la porte du square,

puis elle chercha des yeux le groupe d'enfants, et la pensée du plaisir qui l'attendait la remit un peu. « Après tout, se dit-elle, ce n'est pas un jour si désagréable ; c'est beaucoup plus amusant qu'hier. » Et elle resta immobile un moment, jouissant d'avance de son bonheur.

Quand elle l'eut bien savouré, elle courut de toutes ses forces vers les enfants ; elle n'avait pas traversé la moitié de la pelouse qui les séparait qu'elle aperçut l'institutrice se diriger de l'autre côté du square avec Constance et le bébé et sortir par la porte qui faisait face à la mer.

Alice s'arrêta court, tout étonnée et ennuyée car, après l'affront qu'elle avait reçu le matin, elle ne savait comment se présenter.

Plus elle avançait, plus sa timidité augmentait. La petite fille semblait avoir le même air que lorsqu'elle s'était reculée pour dire : « Maman ne nous permet pas de jouer avec des étrangers », et Alice se demanda si elle ne ferait pas mieux de retourner sur ses pas ; toutefois, persuadée que les petits Conynghan devineraient qu'elle était la sœur de Constance, et viendraient à elle dès qu'ils l'apercevraient, elle continua d'approcher.

Déjà elle pouvait entendre ce qu'ils disaient ; mais ni le petit garçon ni la petite fille ne faisaient attention à elle ; ils continuaient à causer comme si elle n'était pas là.

« J'espère que Constance va bientôt revenir. Dans quel magasin sont-ils allés, Edred?

— Oh! c'est encore assez loin de l'Esplanade, répondit le petit garçon. Ils ne peuvent pas être ici avant au moins un quart d'heure. »

Alice, pensant qu'ils ne l'avaient pas aperçue, tâcha d'attirer leur attention en toussant deux ou trois fois. La petite fille se retourna alors; mais, quoiqu'elle regardât Alice bien en face, elle ne sourit pas, ne s'avança pas et ne montra d'aucune façon qu'elle la reconnût.

Alice, qui, souriante et la main à demi tendue, s'attendait à une réception amicale, resta toute déconcertée; mais jugez de ce qu'elle devint en attendant ces paroles prononcées à voix basse :

« Edred, cette petite fille est bien drôle; elle est toujours à nous dévisager.

— C'est elle qui voulait jouer avec nous, Éva? Je me demande pourquoi elle nous regarde ainsi. C'est très impoli.

— C'est ennuyeux, allons un peu plus loin. »

Et ils tournèrent le dos.

Pauvre Alice! elle eût voulu pouvoir se cacher à cent pieds sous terre et ne jamais, *jamais*, revoir les petits Conyngham. Elle se sentait plus humiliée encore que la première fois et regrettait d'être venue à Brighton.

Les yeux pleins des larmes que lui avait arra-

chées son amour-propre blessé, elle courut se réfugier dans le kiosque, où il n'y avait heureusement personne : « Que vais-je faire maintenant? » se demanda-t-elle.

Elle avait grande envie d'aller s'enfermer dans sa chambre pour attendre sa mère, qui, sans aucun doute, la consolerait et lui donnerait des conseils; mais pour cela il fallait passer devant les petits Conyngham, et elle avait été trop blessée pour vouloir reparaître devant eux.

« Mon Dieu, mon Dieu! soupira-t-elle, pourquoi suis-je allée leur demander de jouer avec eux malgré la défense de maman! »

Pourquoi, oui! Alice découvrait maintenant la vérité de ce que nous avons dit, que les fautes se chargent de punir elles-mêmes ceux qui les commettent.

Elle fut bientôt si fatiguée de son isolement qu'elle se glissa vers la porte du kiosque pour voir si elle ne pourrait pas s'échapper sans être vue. Constance était revenue, et ils causaient tous avec animation; mais la vue de sa sœur ne lui donna ni le courage ni le désir de se joindre aux enfants. Elle avait été trop humiliée pour qu'il lui fût possible de déclarer qu'elle était « la petite fille impolie qui dévisage tout le monde », quand même Constance leur apprendrait en même temps qu'elle était sa sœur.

Tout à coup quelque chose dans le costume de

Constance attira son attention; ôtant vivement son chapeau, elle le regarda d'un air embarrassé, puis elle regarda celui de sa sœur. Le sien était en paille noire et garni d'une plume noire; celui de sa sœur blanc et orné d'une jolie plume bleu pâle. Elle donna un coup d'œil à sa propre toilette, une robe de toile grise garnie de galons rouges; elle regarda de nouveau et vit la robe de mousseline blanche brodée et la ceinture bleu pâle de Constance.

« Oh! mon Dieu, j'avais oublié que, par extraordinaire, nous n'étions pas habillées de même, s'écria-t-elle. Ce n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas deviné que nous étions les deux sœurs. »

Et, pensant à Bessy, une rougeur de honte envahit ses joues.

« Oh! si j'avais seulement changé de robe quand elle me l'a dit? Pourquoi me suis-je obstinée? Ils auraient su tout de suite qui j'étais. »

Pauvre Alice, les fruits de sa désobéissance devenaient bien lourds à supporter, et cependant elle ne pouvait accuser qu'elle-même.

Tout à coup les enfants cessèrent de causer et se mirent à courir dans la direction du kiosque. Alice, à bout de ressources, se sentit prise comme dans une souricière : si elle fuyait, ils la verraient; si elle restait, elle serait infailliblement découverte. Que faire?

Elle se pencha pour regarder s'il y avait assez de place sous les bancs pour qu'elle pût s'y cacher; mais c'était tellement humide et rempli d'insectes qu'Alice n'eut pas le courage de s'y réfugier. Cependant les voix et les pas devenaient de minute en minute plus distincts.

Comme un cerf traqué qui sent que ses ennemis gagnent du terrain sur lui, Alice examina d'un coup d'œil toutes les parties du kiosque. O bonheur! les branches s'écartaient dans un des coins! Elle allait pouvoir fuir. Elle se précipita à travers la petite ouverture, déchirant sa robe et s'écorchant les mains et la figure, mais ne sentant rien et ne pensant qu'à n'être pas vue.

Elle avait à peine gagné sa retraite qu'elle s'aperçut qu'elle ne pouvait aller plus loin. Ramenant soigneusement sa robe autour d'elle, elle se baissa sous les branches et se fit aussi petite que possible. Il n'était que temps. Les enfants arrivèrent aussitôt et s'assirent sur le banc, presque devant elle. Edred se mit alors à balancer ses pieds avec tant d'énergie qu'Alice se félicita d'avoir abandonné sa première idée de se réfugier sous le banc; elle y eût certainement reçu plus d'un coup.

La conversation s'engagea alors entre sa sœur et les autres enfants.

« A quoi ressemblait-elle, cette petite fille? demanda Constance à Éva. Je voudrais bien la voir.

— Elle doit être quelque part par là dans le square. Je vous la montrerai tout à l'heure; mais elle n'a rien de bien extrordinaire, sinon qu'elle se campe devant vous et vous dévisage. N'est-ce pas bizarre qu'elle rôde comme cela toute seule? Elle n'a ni mère ni institutrice, ni personne avec elle.

— Elle est peut-être folle, insinua Constance.

— Ou idiote, dit le bébé.

— Oh! non, répliqua Éva. Si elle ne regardait pas si singulièrement, elle serait comme vous et moi. Je trouve même qu'elle vous ressemble un peu. Elle est jolie, je crois, et ne paraît pas bête, je pense qu'elle est seulement mal élevée.

— Oui, très mal élevée, dit Edred. — Oh! qu'est-ce qu'on entend? » s'écria-t-il en se dressant tout d'une pièce.

Harry poussa un cri de terreur. Les autres tressaillirent. Tous prêtèrent l'oreille, mais ils n'entendirent rien.

« Ne nous faites donc pas peur! dit Éva. Harry en est tout tremblant. Il n'y a rien du tout. Venez, Harry, nous allons voir ce que devient Mademoiselle.

— Vous et Éva devez être sourdes, reprit Edred; je suis sûr d'avoir entendu le même bruit par deux fois, et j'ai bien envie de faire le tour du kiosque pour voir ce que cela signifie.

— Aviez-vous déjà vu cette petite fille avant tout à l'heure? demanda Constance.

— Oui, ce matin, sur la grève ; elle est venue nous examiner pendant que nous jouions, et elle s'est jetée sur Éva pour lui demander la permission de jouer avec nous. — A quoi pensez-vous? ajouta Edred, voyant Constance changer de couleur.

— A ce que vous venez de me dire, répondit-elle simplement; puis elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même : « Mon Dieu! C'était peut-être Alice... »

— Qui est-ce Alice?

— *Ma sœur Alice!*

— Votre sœur! s'écria Edred ouvrant les yeux tout grands.

— Si c'est bien celle qui vous a parlé ce matin sur la grève, ce doit être Alice », reprit Constance ; puis elle s'arrêta et parut contrariée d'en avoir tant dit. Mais Edred n'avait pas envie d'en rester là :

« Vous croyez vraiment que ce pourrait être votre sœur Alice, qui a demandé ce matin à Éva de la laisser jouer avec nous? »

Constance hésita, puis fit un signe affirmatif.

« Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit plus tôt? reprit-il tout embarrassé.

— Parce que je ne voulais pas faire tort dans votre esprit à ma chère Alice, » répondit simplement Constance.

Edred resta un instant stupéfait d'étonnement; puis il partit d'un éclat de rire :

« Et nous avons dit qu'elle était folle! et vous-même vous l'avez appelée idiote! Votre propre sœur!!! — Venez vite le dire à Éva; elle sera si étonnée! »

Et il partit tout d'un trait, suivi de Constance.

Revenons maintenant à Alice que nous avons laissée blottie dans son petit coin, et n'osant plus faire un mouvement, car Edred l'aurait découverte aussitôt.

Elle, profondément blessée de s'entendre appeler et qualifier une bizarre petite fille qui rôdait toute seule en dévisageant tout le monde; qualifier de folle par sa sœur même, elle ne put en supporter davantage. Des larmes d'abord silencieuses jaillirent de ses yeux et tombèrent le long de ses joues malgré tous ses efforts pour se calmer, un sanglot lui échappa, qui l'aurait certainement trahie si, au même moment, les enfants n'étaient partis à la recherche d'Éva.

Alors, d'un bond, Alice sortit de sa cachette, et se précipita hors du kiosque dans la direction de la porte du square. Elle en était déjà tout près lorsqu'on cria son nom derrière elle. Constance et les trois petits Conyngham à sa poursuite la suppliaient d'attendre; Alice crut que c'était pour se moquer d'elle, et elle courut dans la rue sans regarder son chemin et sans voir qu'une voiture venait de son côté.



ELLE EST PEUT-ÊTRE FOLLE, INSINUA CONSTANCE (PAGE 118.)

Le cocher eut beau crier : gare! Alice, surprise, perdit la tête, fit un faux pas et tomba devant les chevaux.

Les enfants dans le square crièrent effarés; le cocher, par un violent effort, parvint à retenir juste à temps ses chevaux, et un monsieur très ému, sautant vivement de la voiture, prit Alice dans ses bras et la porta chez lui. C'était son père lui-même qui revenait de sa promenade.

Tout cela avait été si prompt qu'Alice eut à peine le temps d'avoir peur; elle ne comprenait pas pourquoi son père la déposait si doucement sur le sofa du salon, ni pourquoi il lui demandait avec tant d'anxiété si elle avait mal, tout en l'embrassant et en l'appelant : « Ma chérie, ma pauvre petite Alice. »

Elle oubliait que son visage était tout gonflé et rougi par les larmes, que ses cheveux étaient en désordre et sa figure et ses mains écorchées. Il n'était certes pas étonnant que M. Fielding crût que les chevaux l'avaient atteinte ou qu'elle s'était blessée en tombant. Alice eut beau lui dire qu'elle n'avait rien, il n'était pas convaincu, et lorsque Mme Fielding arriva bouleversée, suivie de Mme Conyngham et de Bessy, Alice se vit forcée, pour rassurer ses parents, de raconter ce qui lui était arrivé. Attirant sa mère à elle, elle lui murmura à l'oreille :

« Maman, je vous dirai tout quand je serai seule avec vous. »

M. Fielding et Mme Conyngham se retirèrent dans la chambre à côté; Bessy partit aussi, et Alice fit le récit de tout ce qui lui était arrivé. Lorsqu'elle eut fini, sa mère l'embrassa :

« Nous en reparlerons tout à l'heure; il faut que j'aille rassurer tout le monde. Je reviens à l'instant. Quoi? Qu'y a-t-il, chérie?

— O maman! faut-il *réellement* — faut-il — que les petits Conyngham le sachent aussi?

— Je ne peux pas faire autrement; les pauvres petits ont eu une telle frayeur en vous voyant tomber, qu'ils vous croient à moitié morte.

— Allez vite, maman, alors », répondit Alice, d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine. Sa mère, de retour bientôt, lui dit en souriant :

« Alice, Mme Conyngham et ses enfants sont tous très heureux que vous n'ayez aucun mal, et ils espèrent qu'aussitôt que vous serez reposée, vous viendrez les rejoindre au square, puis, que vous irez prendre le thé avec eux.

— Oh! maman, répondit Alice devenue cramoisie, je préfère rester ici. Je vous en prie, dites non; je ne pourrais pas y aller.

— Et cependant, hier à la même heure, vous eussiez été ravie si les « enfants au ballon élastique » vous avaient envoyé une invitation semblable?

— Oui, maman; mais tout est changé depuis. Cela ne me plairait pas maintenant.

— Qu'est-ce qui est changé, Alice?

— Oh! tout. Le jour, le square, tout!

— Je ne vois aucune différence, Alice ; il fait aussi beau qu'hier, la mer est aussi calme, le square aussi joli et les jeux aussi amusants. »

Alice murmura quelque chose où l'on entendait le nom des enfants.

« Comment, les petits Conyngham! Vous vous trompez, je crois, car je les vois d'ici jouer avec leur ballon, et ils paraissent aussi contents et aussi gais qu'hier. Voyons, Alice, qu'est-ce qui est changé? »

Alice ne répondit qu'en cachant sa tête sur l'épaule de sa mère, et celle-ci, l'embrassant tendrement, continua :

« Vous voyez, n'est-ce pas, chérie, que c'est vous seule qui êtes changée, que vous vous êtes mise, seule, hors de la vérité.

« Le plaisir que vous désiriez hier si ardemment a pris pour vous, par votre seule faute, l'apparence d'une peine, mais les autres n'y sont pour rien. Il en est souvent ainsi dans la vie! Nous gâtons nos joies par nos fautes ; puis nous blâmons le monde au lieu de nous en prendre à nous-mêmes.

« N'oubliez pas la leçon que vous venez de vous donner à vous-même aujourd'hui, chérie, et maintenant venez voir avec moi si Bessy ne peut rien faire pour guérir un peu cette pauvre figure écorchée. Je vous conduirai auprès des petits Conyngham.

Vous n'aurez pas peur de les revoir si je suis avec vous, n'est-ce pas? Je vous assure qu'ils vous recevront comme si rien de tout cela ne s'était passé, et que vous les trouverez aussi gentils que vous vous les figuriez la première fois que vous les avez vus. »

Alice suivit sa mère sans dire mot jusque dans sa chambre, où la bonne l'attendait après avoir préparé sur le lit la robe de mousseline brodée et le chapeau blanc et bleu pareils à la toilette de Constance.

Pendant que Bessy l'habillait, Alice, toute honteuse de sa conduite, murmura :

« Pardonnez-moi d'avoir été si méchante avec vous.

— Il y a longtemps que je l'ai oublié, mademoiselle, répondit la bonne créature.

— Là, vous voilà un peu plus présentable maintenant, malgré une petite égratignure par-ci par-là, dit sa mère en souriant. Mais, avant de partir, allez embrasser votre papa, qui n'est pas tout à fait remis de la peur qu'il a eue. »

Alice ne fut pas plus tôt dans le square que toute sa frayeur la reprit, et lorsqu'elle vit les enfants quitter leur jeu pour venir à sa rencontre, elle eut presque envie de fuir encore ; mais, avant qu'elle eût pu mettre cette idée à exécution, tous étaient autour d'elle, les uns l'embrassant, les autres lui serrant les mains, et tous disant à la fois combien ils étaient contents qu'elle ne fût pas blessée, combien ils avaient

été effrayés en la voyant tomber, et combien aussi ils étaient fâchés de ne pas l'avoir devinée dès le premier jour.

Alice ne savait auquel répondre, et se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre; mais ses yeux brillaient de plaisir, et sa timidité s'envola.

Quelques minutes après, elle était au milieu d'une belle partie de ballon et aucun des enfants n'avait un pas plus léger ni un rire plus gai que le sien.

Les petits Conyngham réalisèrent toutes les espérances d'Alice, et ils tâchèrent, dans plus d'une bonne partie de jeu, d'effacer le souvenir de cette malheureuse journée; mais Alice, elle, ne l'oublia jamais. Elle se rappela toujours que les fautes se chargent de punir ceux qui les commettent, et que tout change d'aspect lorsqu'on est dans une mauvaise disposition d'esprit.

TABLE

LES BONNES IDÉES DE MADEMOISELLE ROSE

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

